La Tentation de l’homme



Sbastien-Charles Leconte

1903

 © Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

L'auteur

Sbastien-Charles Leconte



Sébastien-Charles Leconte dans *Nos Poètes*, lib. Alphonse Lemerre, 1926 *HL*

Sébastien-Charles Leconte est un poète français né à Arras en 1860 et mort en 1934. Parallèlement à sa brillante carrière dans la littérature, il fut notamment le président de la Cour d'appel de Nouméa, en Nouvelle-Calédonie.

 © Poeticus 2014 - 2026

Au Dieu qui s’éloigne

Toi dont nous poursuivons, au profond de toi-même,
L’inconnaissable essence et la pure entité,
Que la crainte, la foi, l’amour et le blasphème
Nomment du même nom auguste et redouté,
Ô Dieu dont la présence autour de nous recule
Dans l’orbe incessamment élargi de nos cieux,
Chaque fois que pour nous s’allume, au crépuscule,
Un astre nouveau pour nos yeux,

Devrons-nous donc, de ton image qu’on mutile,
Voiler, en fils pieux, le simulacre vain,
Et te rayer d’un mot, comme un terme inutile,
Du problème éternel dont nous voulons la fin ?
Devrons-nous, parvenus aux confins du possible,
Comprendre que notre âme est ton dernier linceul,
Et qu’au jour où ses sens auront vu l’invisible
L’Homme en lui-même sera seul ?

Seul devant la nature et devant sa pensée,
Devant les mondes morts et les cieux à venir,
Et, sous la grande nuit d’astres ensemencée,
Prisonnier de ce tout qui ne peut pas finir ?
Seul dans l’immensité qui toujours renouvelle
Son effort sans limite et sans commencement,
Inconscient désert où rien ne se révèle
Que les formes du mouvement ?

Certe, il regrettera ta sublime chimère,
La sainte volonté dont il cherchait les lois,
L’éternité promise à son être éphémère
Et le songe infini des voyants d’autrefois,
L’intelligence unique où son intelligence
Comme au foyer divin rêvait de s’abîmer,
L’espoir de ta justice et jusqu’à ton silence
Qui permettait de blasphémer.

Peut-être, maudissant l’œuvre de son étude,
Sentira-t-il sur lui descendre, comme un deuil,
Voûte aux arches de glace et d’or, la solitude
Géante de sa gloire et de son libre orgueil,
Et s’attristera-t-il, lorsque sages et prêtres

© Poeticus 2014 - 2026

Auront courbé leur front devant la vérité,
De ne pouvoir, au moins, comme nous, ses ancêtres,
Douter de ta réalité.

Qu’importe ! nous marchons, souffle, esprit et matière,
Vers les monts de l’ultime et suprême douleur,
Où croît sur le roc nu la certitude entière
De l’arbre de science altière et chaste fleur :
La voie inéluctable est devant nous ouverte,
Notre devoir grandit avec la vision
Où frissonne, victime au sacrifice offerte,
Notre chétive illusion.

Qu’importe ! Précurseurs que l’avenir écoute,
Nous irons, jalonnant de nos corps les sillons,
Et dût le désespoir, au terme de la route,
Nous accueillir du grondement de ses lions,
Dussiez-vous, conquérants de la future histoire,
Triomphateurs laurés d’un jour sans lendemain,
Mourir du battement d’ailes de la victoire,
Nous vous montrerons le chemin !

 © Poeticus 2014 - 2026

Le Foudroyé

Je suis tombé des cieux ardents de ma pensée,
Et je gis, faible et nu, sous la haine glacée
Du seuil où se brisa l’orgueil des chars de feu,
Comme, en l’horreur qui le protège,
Gît le cadavre foudroyé du sacrilège
Qu’ont jeté dans la nuit les vengeurs de leur Dieu.

J’ai voulu m’évader de moi-même, et connaître
La réalité pure et l’essence de l’être ;
Et, partout, mon espoir obstiné s’est heurté
Aux formes mêmes de mon songe,
Me renvoyant, en perspectives de mensonge,
Mon spectre à l’infini par elles reflété.

L’illusion sensible en ses mailles m’enserre ;
Je n’en ai pas rompu le réseau nécessaire,
Je n’ai pu rejeter, comme un triste linceul,
Sa trame subtile et tenace,
Qui, sur ma conscience, épaissît la menace
D’un monde aveugle où l’Homme à l’Homme apparaît seul.

Je suis vaincu : j’ai vu, de ténèbres chargée,
Se fermer sur mon front la nue interrogée ;
Et l’Esprit, qui se lève en moi, fut impuissant
À dissiper l’ombre qui monte,
En tourbillons de vie instinctive et de honte,
De l’autel de mon cœur toujours rouge de sang.

Et là-bas, la terreur des arches défendues
Garde, sous la Nuit sainte aux ailes étendues,
Plus loin que mon rêve et plus haut que ma raison,
Aux confins sacrés du problème,
Malgré tout l’inconnu que je sens en moi-même,
Le secret interdit du suprême horizon.

© Poeticus 2014 - 2026

Résignation

Je me levai sur mes deux mains, avec effort,
Et mon regard chercha, dans l’ombre indifférente,
La déroute confuse et la mêlée errante
Des enfants de la femme en marche vers la mort.
Je les vis. Ils allaient, en troupeaux inutiles,
Où des doigts s’arrachaient des hampes d’étendards,
Bestiaire de bronze et de soie, où, hagards,
Des bras nus s’enlaçaient à des croupes reptiles.

Et je me mis debout, parmi l’impiété
Solennelle de la pierre déserte, et toute
L’ironique splendeur des nuits où rien n’écoute.
Et je sentis grandir en moi la volonté

D’unir à leur néant servile ma poussière,
De n’être plus qu’un homme au milieu d’eux, l’obscur
Passant qui longe en tâtonnant l’énorme mur
De sa vie, et qui sait de nouveau la prière,

Et d’aller, résigné comme eux, vers un demain
Fait d’espérance, jusqu’au terme du chemin.

© Poeticus 2014 - 2026

Les Voix de ma solitude

PAROLE DE SONGE

O Foudroyé, tombé des gloires de tes cieux,
Tentateur des parvis sans ombre, audacieux !
Qui voulus reculer les limites du rêve,
Et déplacer, d’un bras que tu savais mortel,
Sur le sable inconnu de la dernière grève,
Les piliers consacrés qui supportent ton ciel !

O vaincu, dont le doute injurieux blasphème,
Etais-tu donc venu du profond de toi-même,
Des confins de ton Être intérieur, pareil
A l'éternel errant des routes, pour apprendre
Qu’avant l’heure où mourra ton suprême soleil
Ta Mémoire est un gouffre où tu ne peux descendre ?

O Sage ! ignores-tu qu’en toi sont des sommets
Que tes regards humains ne connaîtront jamais,
Et qu’il est, sous la nuit de ton âme profonde,
Visible en vain du mont où t’ont conduit tes pas,
Tant que la vie ardente en toi halète et gronde,
Une terre interdite où tu n’entreras pas ?

PAROLE D’INTELLIGENCE

Au plus profond des solitudes de ton âme,
Désert blanc que calcine un âpre vent de flamme,
Lourd de la vie apprise et du destin souffert,
Frondaison immobile et veuve de murmures,
Dont les souffles du ciel évitent les ramures,
L’arbre de la science étend son dais de fer.

L’inféconde splendeur de son ombre mortelle
Couvre la plaine immense et formidable, et telle
Que le pavé d’un temple oublié de ses dieux,
Où le seul pas d’un prêtre inconscient éveille,
Sous les lambris obscurs, la terrible merveille
De simulacres d’or sans pensée et sans yeux.

Tout ce qui l’habitait et la faisait vivante,

 © Poeticus 2014 - 2026

Innombrable et pareille à la forêt mouvante
Ouvrant son sanctuaire au jour épanoui,
Tout ce qui la hantait et laissait transparaître
Le visage du songe indéfini de l’être
S’est lentement, et par degrés, évanoui.

Le mirage affaibli des visions divines,
Qui s’éloigne en rasant les pentes des ravines,
Va retourner au sein de ses limbes voilés ;
L’orbe sacré du Monde antique est vide, et seule,
L’onduleuse torpeur des sables enlinceule
L'ampleur des horizons désormais dépeuplés.

Et déjà la Circé fatale, enchanteresse
Impie et douce, et qui se nomme ta détresse,
Au pied du tronc funèbre et morne va s’asseoir,
Et s’apprête à broyer, pour endormir ta peine,
Dans ses philtres subtils, la liqueur pure et vaine
Qu’instillent les pavots de ton vain désespoir.

Relève-toi ! Puisque ta libre intelligence
Voit que cet univers, qui se meut en silence
Dans le retour prévu des cycles renaissants,
Evolue à jamais et jamais ne s’achève,
Sache enfin le comprendre et l’abstraire du rêve
Dont la vie animait tes derniers Tout-Puissants.

Homme des temps, Démiurge ardent de l’invisible,
Qui, du fond du probable ou bien de l’impossible,
Evoquas tant de fois mon furieux essor,
La genèse dans ta pensée écume et gronde,
L’œuvre ancienne agonise en te léguant le Monde...
O sombre Créateur ! tu peux créer encor.

Puisque le firmament enfin conquis dépasse
Les sphères dont la courbe étonnait ton audace,
Puisque, vertigineux à ton pas enhardi,
Les problèmes creusés s’élargissent en gouffres,
Puisque le ciel des Dieux s’efface, et que tu souffres
De le croire inégal à l’esprit agrandi,

Puisqu’il te faut un songe où s’exprime, voilée,
La vérité conçue, en toi renouvelée,
O faiseur d’Immortels, qui pourtant dois mourir !
Laisse, dans ta mémoire où la borne recule,

 © Poeticus 2014 - 2026

Hors de l’Illusion d’un divin crépuscule
L’Illusion d’une aube humaine refleurir.

Regarde ! Dans l’aurore à l’orient surgie,
L’espoir ressuscité mène la sainte orgie
Du verbe triomphant et de ses chœurs rivaux,
Et le rythme apparent des sidérales ondes,
Répété par l’écho de tes strophes profondes,
Appelle enfin la lyre à sacrer tes travaux.

La sens-tu tressaillir toute, et, pour lui répondre,
L’âme entière de l’Etre en son âme confondre
Et la vie éternelle et l’éternelle mort,
Cependant que palpite au loin l’immense ombrage,
Vers qui souffle en tempête ou s’exalte en orage
L’ode aux buccins de bronze ou l’hymne aux cordes d’or !

Chante ! et pour oublier le regret qui te raille,
Tu pourras reconstruire et refaire à ta taille
Le total infini qui fait trembler ta voix,
Et rebâtir, dans l’immesurable Nature,
Une beauté qui soit enfin à la mesure
Et de ce que tu sais et de ce que tu vois.

PAROLE DE PUISSANCE

Ta pensée est debout au seuil du sanctuaire :
Les tombeaux violés t’ouvrent leurs secrets noirs,
Et livrent au Héros, venu du fond des soirs,
Trésor en vain commis à la paix mortuaire,
Le sommeil des aïeux et la fierté des hoirs.

Les dogmes et les lois sous tes pieds agonisent ;
Les dieux captifs, pleures des pâles asservis,
En long cortège d’ombre, à leurs autels ravis,
S’en iront deux à deux, sous les lampes qui luisent,
Et de leur vanité peupleront tes parvis.

Que les passés conquis encombrent ta demeure !
La dépouille du monde, écrasée en monceaux,
Pourra de tes palais submerger les arceaux.
L’Empire est dans ta main. Maître ! voici ton heure !
Devant toi tes destins inclinent leurs faisceaux,

 © Poeticus 2014 - 2026

Entre ! la Ville est prise, et la brèche est béante.
Ton soir victorieux tombe, et, de rang et rang,
Embrase l’aigle d’or des étendards. Plus grand
Qu’hier, le soleil meurt, et la cité géante
Tremble comme une femme au pas du conquérant.

Le massacre en grondant roule comme un orage ;
Avec cent mille bras, l’incendie effaré
Tord ses cheveux de sang sur le pavé sacré,
Et les vainqueurs, lourds de haine, las de carnage,
S’engouffrent pesamment dans le temple éventré.

La gerbe de granit des colonnades croule
Sous ses entablements aux emblèmes haïs,
Et ta volonté, sur les remparts envahis,
S’abat, quand ta sandale aux clous étoiles foule
Les Protecteurs du seuil par leur force trahis.

Viens ! dans la fange humaine où fleurissent les roses
Ecarlates de la guerre, où fume l’encens
De la mêlée, autour des murs incandescents,
Les grands chevaux rués, ouvrant leurs naseaux roses,
Flairent la fade odeur des cadavres récents.

Regarde ! sur les morts qui jonchent les terrasses,
Sur le hérissement des lances, empourpré
Par les reflets soudains d’un ciel d’éclairs zébré,
Sur les escaliers blancs qu'emplit l’ombre des races,
Ton étalon royal jette un défi cabré,

Cependant qu’apparus dans un vol de désastres,
Des cavaliers, debout sur les siècles détruits,
Proclamateurs armés des triomphales nuits,
Pour annoncer ton nom, lèvent vers l'or des astres
Des bouches de buccins rondes comme des puits.

PAROLE DE SAGESSE

Songe ! les derniers Dieux quittent le sol du Monde,
Oublies de ceux qui les firent immortels,
Mais, avant d’emporter parmi l’ombre inféconde
L’espoir d’astres nouveaux et de nouveaux autels,
Sur les suprêmes tours de leur suprême temple,
Mâts sacrés du nocturne vaisseau,

 © Poeticus 2014 - 2026

Leur esprit se repose et contemple
La Terre qui chanta jadis à leur berceau.

Là, de leurs yeux voilés, ils te saluent, ô Maître !
Assis, le front obscur de science et d'orgueil,
Sur les plus hauts degrés des terrasses en deuil ;
Ils saluent, comme leur dernier prêtre,
Ou bien comme quelqu'un qu'ils ont cru reconnaître,
L'initié pâli qui gardera leur seuil,

Qui, lorsqu'il entendra, dans les foules sauvages,
L'opprobre se ruer et la haine hennir,
Sur les tueurs de saints et les briseurs d'images,
Tendra ses bras pour mépriser et pour bénir,
Et qui, dans le viol rouge des multitudes,
Dominateur comme son destin,
De ses éternelles attitudes
Epouvantera les torchères du festin.

L'âme immémoriale, antique et sombre mère,
Hantera leur conseil assemblé sous ton front,
Et, trésor que les ans te redemanderont,
Que nul signe connu n'énumère,
Rançon par l'Eternel commise à l'Ephémère,
Elle consolera les justes qui viendront.

Sa présence immanente éclairant tes pensées,
Tu marcheras, étant un de ceux de demain,
De ceux qui verront, sur les foules terrassées,
Grandir, comme une nuit que conduit une main,
Jusqu'aux cintres béants de ces salles célèbres
Où l'orgie humaine écume et bout,
Les ailes de bronze des ténèbres,
Et, dans leurs plis, la Mort, innombrable, debout.

Quand la terreur alors descendra de la voûte,
Où la fête en sueur tord son rut impuissant,
Ceux-là, dont l'ignorance obscène te pressent
Le porteur du secret de leur doute,
Malgré eux, devinant que l'ombre les écoute,
Se détourneront, pour laver leurs mains de sang.

Mais tu tairas en toi ta sagesse inutile :
Tu n'avertiras pas, de tes cinq doigts levés,
L'inquiète misère et le sourire hostile

 © Poeticus 2014 - 2026

Des maudits qui ne veulent pas être sauvés ;

Et tu n’écriras pas au mur des existences,
O Passant du silence et du soir,
Qui ne parles qu’aux Intelligences !
Les trois lettres de feu qu’ils ne pourraient pas voir.

PAROLE DE GLOIRE

Hors des mondes jaillis du volcan des genèses,
Du gouffre sans paroi des derniers firmaments.
Où les astres, nouveau-nés du feu, par moments,
De la nuit sidérale empourprent les fournaises,

Hors du bûcher de l’espace dévorateur,
Hors des immensités de l’abîme, comblées
Par les créations toujours renouvelées,
Sphères dont aucun lieu ne ferme l'équateur,

Où vont des archipels de mondes, invisibles
Même au chœur des esprits qui gardent nos soleils,
Où passent d’effrayants astérismes, pareils
A des béliers heurtant les créneaux des possibles,

Hors de l’illimité des constellations
Plus loin encor que les régions de problème
Où tremblerait d'horreur religieuse même
Le vol glorifié des Dominations,

Tu bâtis dans ton rêve un monde de lumière,
Plus grand que l’univers dont l’horizon te fuit,
Et cette vision, qui t’entr’ouvre la Nuit,
Comme un ciel en tes yeux, tiendrait là toute entière.

Hors des jours et des ans, de l’orbe solennel
Que, sur le sable ardent des étoiles, mesure
Le stylet d’ombre errante de la Terre obscure,
Marquant la mort de l’heure aux déserts d’or du ciel,

Hors du cycle inconnu des essences solaires,
De ce livre dont Dieu seul brisera le sceau,
Quand la droite de justice, comme un vaisseau,
Grandira parmi les cendres crépusculaires,

 © Poeticus 2014 - 2026

Hors des temps racontés par les grands astres noirs,
Par les astres éteints comme des mauvais anges,
Consumés dans les plis de leurs robes étranges,
Et qui fument encor sur les marches des soirs,

Tu construis l’œuvre unique où veille ta présence
Avec tout le futur, avec tout le passé,
Et sachant, ô Poète ! en qui tous ont pensé,
Que, hors ce que Le verbe appelle à l’existence,

Tout, et même le ciel visible, est vanité,
Donne, pour consoler l’immortelle bannie,
À cette âme d’un jour, qui se veut infinie,
L’illusion d’avoir fixé l’éternité.

 © Poeticus 2014 - 2026

L’Héritage

Alors il me sembla que j’étais sur la tour
La plus haute de ma pensée intérieure,
Et qu’en mes yeux, fermés à la chute de l’heure,
La froide éternité naissait avec le jour.

Solitudes que des solitudes prolongent,
Les cercles de la vie, à mes pieds étages,
S’élargissaient jusqu’aux horizons où, rangés
Comme des dieux, les sphinx de la science songent.

Et là-bas, déformés par les lointains, pareils
Au débris colossal des cités que le sable
Des déserts engloutit dans sa marche inlassable,
Terribles et brûlés par la mort des soleils,

Entassements jetés dans la nuit du peut-être,
Amoncelés en blocs, tels qu’en les bâtissant,
Avec sa chair, avec ses os, avec son sang,
L’esprit humain s’était usé comme un ancêtre,

Les matériaux : bruts du Temple inachevé,
Arraches par l’Idée aux carrières de l’ombre,
Pris à l’Espace, pris aux Causes, pris au Nombre,
Tout ce que l’Homme a vu, tout ce qu’il a rêvé,

Tout l’Infini conçu dans les veilles sacrées,
Les vérités sans nom qu’élabore en grondant
Et que marque du sceau de son vouloir ardent
Le séculaire effort dont elles sont créées,

L’épouvante d’avoir deviné, la terreur
Du conquérant qui marche au fond du sanctuaire,
Et sur qui pèse, ainsi qu une paix mortuaire,
Tout le faix écrasant des voûtes de l’erreur,

Tout était là, savoir ou foi, doute ou blasphème,
Les siècles à leur œuvre immortelle voues,
Et l’amas sombre des systèmes échoués,
Bossuant le désert énorme du problème,

Et, confondant en moi son génie et ses dieux,

 © Poeticus 2014 - 2026

Par l'hymne de la pierre et par la voix du livre,
Saluait, en l’esprit qui les fera revivre,
L’Héritier de l’Empire accru par les aïeux.

Un vertige monta du gouffre qu’en moi-même
Creusait le pur orgueil d’être à la fin venu
Aux confins crépusculaires de l’inconnu,
Dont le vent balaya le roc du mont suprême.

Et je sentis alors, du zénith au nadir,
Inentendue et formidable, avec des ailes
Qui s’étendaient jusqu’aux étoiles éternelles,
L’ombre du Tentateur derrière moi grandir.

 © Poeticus 2014 - 2026

La Raison

Écoute-moi, Passant des heures, toi qui foules
L’immesurable bloc qu’en ton rêve dompté
Erigèrent les cent bras de ta volonté,
Montagne d’or debout sur la brume des foules :

Écoute-moi, quêteur du dernier horizon !
Je suis cela qui parle au plus profond de l’Homme,
Cela par quoi mourront tes dieux, et que l'on nomme,
Dans la terrible nuit d’où je viens : Ta Raison.

Le seul fait que j’existe a réglé la balance
Dont rien ne troublera l’équilibre voulu,
Et, par leur propre poids, au ciel de l’absolu,
Oscillent lentement mes plateaux de silence,

Mon pouvoir est égal à mon droit souverain :
L’immanence des lois en moi-même est latente,
Et nulle main rebelle impunément n’attente
A la sombre équité de mon fléau d’airain.

Mon immobilité laisse le chœur des lyres
S’accorder aux accents des mortelles douleurs,
Et le désir crédule, en tunique de fleurs,
Effeuiller dans les vents le printemps des sourires.

Au firmament futur je ne daigne pas voir
Ces lueurs que les Temps prennent pour une aurore,
Et mon indifférence aux yeux calmes ignore
Les bras tendus de la détresse et de l’espoir.

Je n’entends pas les pleurs des souffrances mystiques ;
Les martyrs à mes pieds, dans leur robe de sang,
Sans un regard de moi, meurent, en bénissant
Le mirage anxieux des veilles extatiques.

Je suis à qui me sert et je n’ai pas d’élus :
Mais le fier révolté, dont le hautain génie,
Sur les bûchers du verbe ou de l’acte, me nie,
Est un esclave enfui que je ne connais plus.

Ma limite est en moi : nul vouloir ne dépasse

 © Poeticus 2014 - 2026

L’inexorable borne où mon règne unit :
Et quiconque s’exile est de mes yeux banni
Et devient l’égaré vacillant de l’espace.

De quelque glaive ardent que son bras soit armé,
Si grand que soit celui qui brise mon étreinte,
Il n’élargit jamais ma redoutable enceinte,
Car le cercle rompu sur lui s'est refermé.

Mais j’appartiens à qui marchera dans mes voies,
À qui peut affronter, sans trembler dans sa chair,
Le rayonnement de mes prunelles de fer...
Et, sous la forme en qui je veux que tu me voies,

J’incline vers ton front pâli, mais indompté,
Où la foudre en tombant a mis de la lumière,
La sévère splendeur de ma beauté plénière,
Et, seule dans ma force et dans ma vérité,

Épouse aux bras sacrés, j’apporte pour douaire
Au chaste conquérant dont j’ai guidé les pas,
Qui m’attendait dans l’ombre et ne me craindra pas,
La royauté du Monde aux plis de mon suaire.

Si les routes du ciel ont brisé ton essor,
Si les rouges éclats de la foudre lancée
Du chariot de feu qui portait ta pensée
Ont fracassé l’ardent essieu d’ébène et d’or,

Si ta chute a rayé la nuée écarlate
D’un triple rayon d’ombre et de flamme et de sang,
Si tes coursiers, cabrés dans leur vol impuissant,
Ont mesuré, d’un œil que la terreur dilate,

L’abîme d’épouvante où t’a précipité,
En ta pourpre d'orgueil dérisoire et qu’embrase
La mystique splendeur des gloires de l’extase,
De tes espoirs trahis l’immense vanité ;

Relève-toi, Vaincu que mon geste consacre !
L’épreuve t'a trempé pour de nouveaux combats :
Je viens à toi, sereine et tranquille, et là-bas,
La nuit des dieux descend sur un soir de massacre,

Je t’apporte la force avec la liberté ;

 © Poeticus 2014 - 2026

Du désert de tes jours j’ai chassé les présages,
Dominateur ! qui du labeur entier des âges,
As, du droit que t'a fait ta naissance, hérité :

Je t’appartiens : je suis aussi la délivrance :
Toi qui, le front nimbé d’un joug de flamme et d’or,
Fus l’esclave superbe et frémissant encor
De ton propre désir et de ton espérance,

Sors de l’armure dont t’aveuglaient les éclairs ;
Brise l'épée horrible où ta main s’ensanglante,
Et dépouille la panoplie étincelante
Forgée au même bronze où se forgeaient tes fers.

Je te donne, s’il faut que quelque jour tu venges
Le désastre fatal de ton rêve divin,
Le bouclier sur qui s’émousseront en vain
Et l'épieu des maudits et le glaive des anges.

Et sache, dans cette heure où j’arme enfin ton bras,
Que le sceptre de l'œuvre humaine est au plus digne ;
Les lettres de mon nom désormais sont le signe
Par lequel si tu veux être à moi, tu vaincras.

Sur ce roc que la nuit visionnaire ronge,
Monte sans crainte au trône ardent où je me sieds ;
Laisse, comme la mer, expirer à tes pieds
Les assauts monstrueux du doute et du mensonge,

Et, par dessus l’amas lourd des morts ennemis,
Vois s’élargir, au vol de l’aigle vexillaire,
Jusqu’aux confins derniers que ma présence éclaire,
Cet empire ancestral à ton destin promis.

© Poeticus 2014 - 2026

Hymne à la Raison

Puisque tu viens, Épouse austère,
Immortelle et sainte Raison,
Châtier des dieux de la Terre
L'inconsciente trahison,
Dépouille, ô flamme solitaire,
La sombre forêt du mystère
De sa malsaine frondaison,
Et chasse l'ombre délétère
Des désirs dont la brume altère
Le cercle entier de l'horizon.

Mes mains au vol ont pris la trombe
Des rêves qui troublaient mes sens,
Et mon âme sera la tombe
De leur foule aux cris impuissants :
Que sur les captifs qu'il surplombe
Le roc de mon vouloir retombe,
Et que les souffles mugissants,
Où, dans un orage, succombe
Le courroux de leur hécatombe,
Fument vers toi comme un encens.

Et, de ce sol, que leur supplice
Consacre pour ton culte pur,
Je veux qu'à mes accents jaillisse
L'assise du temple futur :
Qu'un linceul de pierre complice
À tout jamais ensevelisse
Les destins de mon songe obscur,
Pour qu'attestant le sacrifice,
Les murs du suprême édifice
Éclairent le suprême azur.

Vaincu, je suis encor le maître
De qui les terribles travaux,
Dignes de l'athlétique ancêtre
Des races dont je me prévaux,
Au frein sacré savent soumettre
Du rythme, du nombre et du mètre
Les fougueux et divins chevaux,
Et peuvent, pour les temps à naître,

 © Poeticus 2014 - 2026

Appeler aux gloires de l’être
La strophe aux quadriges rivaux,

Et ma force accepte t’augure
De cette aurore pleine d’yeux,
Où le chœur des odes fulgure
De l’or des buccins radieux,
Où, des visions que j’abjure
Repoussant vers la nuit obscure
La foule aux regards odieux,
Frissonne l’immense envergure
Du Verbe en qui se transfigure
La face morte de mes Dieux.

Pour Celle dont la main délivre
Quiconque a reconnu ses lois
Éveillez-vous, vous dont s'enivre
L’auguste majesté des bois,
Paroles d’or, hymnes de cuivre,
Que l'aile des vents ne peut suivre !
Et toi, qui vibres et qui vois,
Esprit de la pierre et du livre,
Souffle sans qui rien ne peut vivre,
Ame des lyres et des voix,

Toi, que vainement répudie
L’exacte et sévère beauté,
Gardant, en ses voiles roidie,
L’inexorable vérité,
Chante, et gronde, et sois l’incendie,
D’où surgira, haute et hardie,
L’immortelle et calme cité,
Que, dans ma pensée agrandie,
Ma libre volonté dédie
À la dernière Déité.

 © Poeticus 2014 - 2026

Hymne à l’Orgueil

Orgueil ! ô loi suprême et suprême devoir,
Fait de majesté sainte et de beauté pensive,
Seul culte dont la foi ne puisse décevoir,
Seul rêve d’infini qui, dans le tombeau noir,
Au vieux rêve divin survive !

Sombre consolateur de notre cœur blessé,
Qui viens à nous, les bras lourds de palmes augustes,
Seul rédempteur que les dieux morts nous aient laissé,.
Unique prix dont soit encor récompensé
Le martyre inconnu des justes,

Feu dérobé par l’homme à l’éternel bûcher,
Vengeur des maux soufferts et des haines subies,
Mystérieux et noir et formidable archer,
Que l'horreur de notre âme écoute encor marcher
Dans ses ténèbres assoupies,

Toi, par qui, dans l’absence impassible des Dieux,
Celui dont les regards sont purs trouve en lui-même,
À la seule clarté dont brûlent dans ses yeux
Les flambeaux d'or de son dédain silencieux,
Et sa cause et sa fin suprême !

Si l'antique promesse a désormais menti,
S’il faut que la matière inerte ensevelisse
Dans son muet linceul notre être anéanti,
Si, sans échos, l’appel de l’homme a retenti
Du futur au passe complice ;

Et si le nouveau-né farouche, et que la nuit
Vomit dans le torrent de l’existence sombre,
Du fond de ce qu’il fut ne rapporte avec lui
Que cette sœur spectrale et qui toujours nous suit,
Et que nous appelons notre ombre,

Et si, pour le vieillard courbé sur le sol nu,
La mort béante bâille avec des crocs qui saignent,
Au creux du puits tranquille et froid de l’inconnu,
Dans l’abîme d’où nul n’est jamais revenu,
Avec des mots qui nous enseignent,

 © Poeticus 2014 - 2026

Orgueil ! dernière foi qui ne nous peux faillir,
Chante ! et fais dans nos cœurs, comme une pourpre gerbe,
La colère au flot rouge et grondant tressaillir,
Et de tes buccins d’or en révolte jaillir
La malédiction superbe ;

Mure dans mon mépris calme et silencieux
Tout ce qui frappe encore et bat à grands coups d’aile
Les portes de lumière et d’azur de mes yeux,
Fais qu’en ma vision, aux prestiges des cieux
Close comme une citadelle,

Dans l’ombre intérieure et qui le voile encor,
Seul, le chœur tout puissant des forces, cadencées
Par l’immuable loi qui guide leur essor,
Obéisse et se meuve et règle son accord
Sur la lyre de mes pensées,

Pour qu’en une œuvre unique et multiple à la fois,
L’intelligence humaine au verbe humain réponde,
Et, par les éléments ordonnés à ma voix,
Qu’en l'âme universelle et totale, je sois
L’Amphion monstrueux d’un monde !

 © Poeticus 2014 - 2026

L’Œuvre humaine

La cité monstrueuse et funèbre de l'Œuvre
Grandissait lentement dans les cieux envahis,
Où, par l’éclair nacré des écailles trahis,
Rampaient les anneaux de l’éternelle couleuvre.

Enracinant au sol ses terribles halliers,
La muette forêt des hautes colonnades
Surgissait, étendant toujours, par myriades,
Le taillis pullulant des fûts et des piliers.

La courbe immesurée et lointaine des dômes
S’élargissait jusqu’aux frontières de la nuit,
Et leur ligne, effrayant le regard qu’elle fuit,
Semblait s’évanouir en un vol de fantômes.

Des murailles vivaient où flamboyaient des yeux
Glacés, et qui semblaient de froides pierreries,
Où, sous l’écrasement lourd des maçonneries,
S’arcboutaient en craquant des muscles anxieux.

Sous mes pas, succombant au poids des arcatures
Colossales, grondait, au fond des souterrains,
Une rébellion de souffles et d’airains,
Comme si, dans le bloc de ces architectures,

Un géant, bâtisseur de son rêve impuissant,
Eût mêlé, pour garder à sa vie éphémère
L’éternité promise aux fastes de la pierre,
La chair et le granit, le ciment et le sang.

Car l’Homme, l’Homme seul au monde qui l’opprime
Ajouta sa souffrance en ajoutant ses Dieux,
Quand, dans la vie énorme aux torrents furieux,
Cria, sous les couteaux, la première victime.

Seuls, son rêve sinistre et sa rouge douleur
Ont peuplé lentement de terreurs ambiguës,
De vénéneux épis et de flèches aiguës,
Le temple calme et blanc de la nature en fleur,

Seul, s'enivrant du bruit vain de ses vains tumultes,

 © Poeticus 2014 - 2026

Son esprit, créateur des Esprits, a construit
L’Autel, et déchaîné dans la sereine nuit
L’impiété sanglante et grave de ses cultes.

Seules, les mains d’airain de ce forgeron noir,
Autour de la beauté radieuse et suprême,
À tordu les serpents venimeux du blasphème
Et fait siffler les cent gueules du désespoir...

Telle, elle s’érigeait la cité monstrueuse,
Avec ses tours, avec ses murs et ses remparts
Dominateurs, et qui, montant de toutes parts,
Faisaient, sous les cieux plus vides, l’ombre plus creuse.

Et c’était là la Ville où sont encor les Dieux
Forgés dans le métal de l’épouvante, obscène
Vision de lumière et de gloire et de haine,
Œuvre surnaturelle et sainte des aïeux.

Et je lus, dans le vol des astres de présages,
Que, pour cette Babel des dogmes et des lois,
Dont l’âme agonisait sans flambeaux et sans voix,
L’heure allait s’arrêter sur le sable des âges.

Et voici, défiant la stridente fureur
Des ouragans lovés, sifflant comme des bêtes,
Que, masse dont la Mort a âgé les arêtes
Dans l’immobilité fixe de la terreur,

La néfaste cité d’ombre, où plus rien ne bouge,
S’empourpra de reflets sanglants, que le roc brut
Brusquement devînt braise, et qu’elle m’apparut
Tout entière de lave ardente et de fer rouge,

Et telle je la vis, telle qu’en vérité,
Dès l'aube où s’éveilla, dans la splendeur de l’être,
L’inquiétude étrange et triste de connaître,
Au fond du cœur de l’Homme elle a toujours été.

 © Poeticus 2014 - 2026

L’Enfer

Et j’ai connu l’Enfer intérieur de l’Homme,
La géante cité d’éternel désespoir,
Qui lève, dans un jour sans aurore et sans soir,
Son amoncellement de terrasses, que somme
Une mitre de tours, rouges sous le ciel noir,

L’inébranlable bloc dont la fatale assise,
Ainsi qu’une forêt prodigieuse, étreint
Le roc fondamental du monde souterrain,
Et les remparts de flamme, où la flamme s’attise
Des neuf fleuves cerclant son triple orbe d’airain.

Et c’est une fournaise écarlate, qu’embrase
D’éclats de pourpre vive et de lueurs de sang
Le flamboiement figé des palais, roidissant
Leurs murs de métal fauve où ruisselle et s’écrase
Le bronze en fusion dans l’or incandescent.

Là, parmi l’immobile et muet incendie,
Dans une salle ardente aux horribles piliers,
Réverbérant, en arcs éblouissants liés
A des plafonds de braise où l’éclair irradie,
Sur des dalles de feu leurs feux multipliés,

Le Maître ténébreux que son supplice sacre
De l’hostile splendeur des diamants royaux,
Sur son trône que garde un peuple de féaux,
Brûle, torche immortelle, ainsi qu’un simulacre
De chair incorruptible et de vivants joyaux.

La majesté de ses regards verse l’insulte
A la foule prostrée et monstrueusement
Fourmillante aux parois du morne monument,
Où sa gloire maudite, en lignes dures, sculpte
La triomphale horreur de son rayonnement

Le diadème igné ceint son front : sous la chape
De nitre bouillonnant, un cilice lépreux,
Enduit de poix liquide et d’éther sulfureux,
L’enveloppe... et jamais une plainte n’échappe
À l’impassible foi du divin Malheureux.

© Poeticus 2014 - 2026

L’impérial manteau de douleur qui le drape
En plis de plomb fondu s’incruste sur ses reins..,
Mais c’est au pur mêlai des contours souverains
Que le lent balancier de l’Eternité frappe
La beauté de sa face et de ses traits sereins.

Devant la colossale et flambante effigie,
Comme une lave où des remous font ondoyer
Les fulgurations de son secret foyer,
Une silencieuse et lumineuse orgie
S’éploie eu nappe chaude aux pieds du Foudroyé.

Sous les voûtes au loin miroitantes, forgées
D’acier vermeil, mêlant, en un luxe d'émaux,
Des muffles d’hommes à des visages d’animaux,
Frondaison somptueuse aux grappes égorgées,
La vigne du massacre étend ses lourds rameaux.

Pendant que, submergeant les remparts et les crêtes,
La multitude, qui s’écroule par monceaux,
Bat, comme l’agonie aux profonds soubresauts
De quelque bête, dont les millions de têtes
Crèveraient un filet de piliers et d’arceaux.

La tempête du naphte emplit les avenues,
De ses flammèches d’or crible les toits squammeux,
Condense son averse en ruisseaux écumeux,
Et grésille, inondant des peuples aux chairs nues
D’une pluie inquiète et qui souffre comme eux.

Et l’immense nuée aux clartés de phosphore,
Dont l’orbe illuminé s’étoile en débordant,
Sphère sans orient comme sans occident,
Semble, d’un empyrée inaltérable, enclore
La cité de fer rouge et de basalte ardent.

© Poeticus 2014 - 2026

Les Damnés

 © Poeticus 2014 - 2026

Des lampes de la crypte aux torchères du faîte,
Cette ruée étrange aux spectres anxieux,
Sous un ciel désormais sans ténèbre et sans yeux,
Monte, s’enfle, et dévale, et sombre, et c’est la fête
De l’Homme épouvanté de survivre à ses Dieux ;

La profonde marée au flux inépuisable
Des générations destructrices d’autels,
Qui voient avec terreur, sous leurs talons cruels,
Tomber et se résoudre aux poussières du sable
Tout ce que l’Ephémère a créé d’Immortels,

Et qui, ne sachant pas, devant l’Œuvre accomplie,
Se taire et se croiser les bras sur leur caveau,
Cherchent, en déblayant le funèbre niveau
Des cendres où leur foi s’endort ensevelie,
La formule promise à leur destin nouveau.

Là, d’austères fervents d’un sanctuaire impie,
Où la Vertu, dans sa pompe vaine, apparaît,
Adorent, au profond de leur temple secret,
La détresse voulue et la douleur subie,
Martyrs sans espérance et damnés sans regret ;

Et, derniers sectateurs de la dernière idole,
Dont l’âme, résignée à ne plus rien savoir,
Garde au culte hautain du stoïque devoir,
Pour symbole dernier et dernière parole,
De leur stérile orgueil l’infécond désespoir,

Leur démence a peuplé des ombres de sa haine,
Par delà la splendeur de leur soir sans remord,
Au seuil toujours béant des portes de la Mort,
L’Enfer intérieur du cœur, seule géhenne
Que l’Esprit délivré n’ait pas éteinte encor :

Le Cœur, seule cité dolente, seul abîme
Qui fume, inextinguible, et s’ouvre, illimité,
Où, comme un Dieu captif de son rêve irrité,
Brûle l'âme des temps, éternelle victime
Qui souffrira toujours, de par sa volonté.

 © Poeticus 2014 - 2026

Invocation

O Toi que notre attente implore, évoque et nomme,
Qui, seule, peux briser l'aiguillon du trépas,
Raison libératrice, Epouse aux calmes pas
Rédemptrice vraiment, vraiment Fille de l'Homme,
Qui, ne pouvant mourir, ne ressuscites pas !

Ce jour nous luira-t-il où les astres augustes
Te verront, du parvis que les Dieux ont quitté,
Descendre, lumineuse en ta grave équité,
Pour le pardon des Saints et le rachat des Justes.
Vers les ténèbres d'or de notre Humanité ?

Où le Vaincu, dont le silence est un blasphème,
Dont la bouche a mâché de la terre et du sang
Pour un défi haineux et qu'il sait impuissant,
Affranchi de son œuvre et sauvé de lui-même,
Voudra se reconnaître en te reconnaissant ;

Où, saluant en Toi sa pensée éternelle,
Indulgente au maudit, clémente au réprouvé,
Oubliant le remord dans son rêve couvé,
Il verra resplendir sa gloire originelle
Dans l'azur reconquis de son ciel retrouvé,

Pour que s'éveille et monte aux cimes absolues
Que hante ta présence et qu'habite ta foi,
Evadée à jamais, de par ta seule loi,
De l'Enfer accepté des souffrances voulues,
L'Ame du Règne humain, transfigurée en Toi !

© Poeticus 2014 - 2026

L’Abîme intérieur

Les étoiles, au Nord lentement effacées,
Sont des tisons mourants sur des piliers d’airain,
Et l’ombre, plus profonde autour de mes pensées,
S’abaisse sur mon front comme un ciel souterrain.

Et, spirale attirante et que semblent descendre
Des lumières qu’effare une haleine d’en bas,
Comme un gouffre se creuse en un sol fait de cendre,
L’abîme intérieur a bâillé sous mes pas.

Tout s’absorbe aux remous enveloppants du vide.
Comme pour mieux, autour de moi, multiplier
Le tourbillon sans fin que sans terme dévide
Le centre d’un intarissable sablier.

Car elles sont si loin de moi, les pâles lampes,
Toujours plus pâles, et dans l’espace tournant,
Que, m’arcboutant des reins au vertige des rampes,
Je les vois comme des points d’or, et, maintenant,

Leur lueur, qui défaille au fond du puits accore,
Un instant se ranime et palpite et s’éteint,
En un scintillement funèbre où brille encore
L’éphémère rayon sous nos cils incertain.

Ma conscience alors s’étonne d’être seule
Et chétive, dans le formidable réseau
D’un ouragan qui l’aspire, comme la gueule
Épouvantable d’un antre boit un ruisseau.

Et mon rêve, enlacé dans une trombe d’ombre,
Se disperse de marche en marche, ainsi que font
Des feuilles d’arbre au vent du crépuscule sombre,
Dans la vrille sans fin des ténèbres sans fond.

Et, parmi les ressauts des terres éboulées,
Hagard et cramponné du poing et de l’orteil
Au hasard effrayant des roches ébranlées,
J’admire, d’un regard ivre encor de soleil,

La chute frissonnante, à peine ralentie

© Poeticus 2014 - 2026

Par le vent glacial soufflant de l’inconnu,
De la poussière de mon songe, anéantie
Dans l’engloutissement du précipice nu.

Mes ongles en vain crient sur la muraille lisse,
Mes nerfs vibrent, tendus en sursauts forcenés ;
Je ne veux pas tomber ; je veux, sans que faiblisse
Le furieux effort des muscles obstinés,

Embrasser d’une étreinte aux nœuds inextricables
Les bords déchiquetés du funeste entonnoir,
Et lier de mes doigts, bandés comme des câbles,
Ma chair vive au rocher étincelant et noir,

Qui découpe en créneaux la frange du cratère,
Je ne veux pas tomber ! car enfin j’ai compris
Que cette vision où, béante, la Terre,
Se dérobe à mes pieds et dévale en débris,

Où s’enfoncent, en perspectives nostalgiques
Les pentes déroulant leurs abruptes parois,
N’est rien que le miroir aux ténèbres magiques
Où vient se réfléchir mon Ame d’autrefois,

Car cette âme est minée ainsi qu’une montagne
Par un peuple de nains, dont le pullulement
Patient et subtil bourdonne, s’enfle et gagne,
D’heure en heure, la veine où luit le diamant.

Leur tenace labeur, enchevêtrant les mailles
D’un sinistre filet de couloirs et de puits,
À rompu l’équilibre inconscient des failles
Et fait fléchir les arcs des voûtes sans appuis.

Leurs innombrables bras ont fait leur œuvre. Il semble
Que le mont colossal, déraciné par eux,
Chancelle, en oscillant sur sa base qui tremble,
Pour s’affaisser d'un bloc an néant ténébreux.

Les paliers effondrés de l’abîme qui s’ouvre
Apparaissent, montrant, en monstrueux lacis,
Ces chemins souterrains que leur déroute couvre
D’une tumultueuse évasion noircis...

Tout s’apaise : la mort me frôle, familière.

 © Poeticus 2014 - 2026

La solitude aux plis muets s’appesantit
Sur la surnaturelle et vague fourmilière
Soudain abandonnée et vide. Et j’ai senti

Que, sous le sol de l’âme humaine, quand la sonde
Plonge, elle va troubler, en son profond retrait,
Dans ses caves aux murs vacillants, tout un monde
Qui vit, se multiplie et garde son secret,

Qui cependant, au cœur de ses mornes carrières,
Menace, d’une sape où ne se tait jamais
L’obsédante rumeur des stridentes tarières,
Le roc fondamental de nos sacrés sommets ;

Et qui, parfois, fouillant la masse qui l’opprime,
Chemine, évide et ronge, et, d’un effort sans bruit,
Jette le pic, velu de sa neige sublime,
Comme une pierre blanche, à l’éternelle nuit.

© Poeticus 2014 - 2026

Les Mains

 © Poeticus 2014 - 2026

L’incendie agonise au fond du palais sombre...
L’énigme de ma vie et celle de mon ombre
Côte à côte s’en vont sous les lambris éteints,
Et, des murs calcinés où la cendre s’effeuille,
Comme des mains de paix dont le geste m’accueille,
Sortent confusément les mains de nos destins.

Sous les plafonds obscurs, où tâtonnent nos lampes,
Des doigts cherchent nos doigts sur l’usure des rampes,
Des ongles, s’agriffant au col de nos manteaux,
Glissent sans retenir la trame qui s’éraille,
Et nos pas étonnés, dont le rythme nous raille,
Frappent le clair silence ainsi que des marteaux.

La nef insidieuse a peuplé ses travées
De faces de médaille étrangement gravées,
Ainsi qu’au plus profond de nos songes défunts ;
Nous aspirons l’air chaud de nos vieilles pensées,
Et du tiède sommeil des urnes renversées
S’échappe la douleur ancienne des parfums.

Le dédale anxieux des voûtes sans issue
Se multiplie en la futaie inaperçue
Des piliers, et voici que des bras plus nombreux,
Tendus pour menacer nos veilleuses fidèles,
Font frissonner, ainsi que de brusques coups d’ailes,
La flamme vacillante et triste de nos yeux.

O Mains de l’inconnu qui frôlez nos détresses !
Mains effrayantes, Mains pâles, Mains charmeresses,
Vous qui tentez nos mains sans jamais les saisir,
Venez-vous, vous aussi, des profondeurs de l’être,
Ou bien nous faites-vous seulement apparaître,
Dans notre illusion, notre propre désir ?

Est-ce pour nous sauver ? est-ce pour nous conduire
Que vous nous appelez et semblez nous séduire ?
Ou, larves de mensonge au malfaisant savoir,
Nous menez-vous vers des salles noires d’abîmes,
Pour que bâille, sous vos confiantes victimes,
Le puits où s’endort l’eau morte du désespoir ?

© Poeticus 2014 - 2026

Le Spectre

Les tisseuses d’ombre, au ciel taciturne,
Ont tramé de deuil les franges du soir.
Parmi l’inexpliqué de mon songe nocturne,
Tranquille et souriant, je suis venu m’asseoir.

J’ai franchi sans peur des portes étranges
Dont l’arche sonnait à mon pas connu.
Je viens ici t’offrir, prince des mauvais anges,
La rançon d’un pari que nul ne m’a tenu.

La forêt se meurt, et, feuille par feuille,
Comble les étangs des vents obsédés.
Hôte mystérieux du vivant qui t’accueille,
Mon destin, qui t’attend, a fait sonner ses dés.

L’air est sans écho : l’heure bat plus vite :
J’entends les cailloux sous des pieds crier,
Fantôme fraternel à celui qui t’invite,
Apparais au crédule et svelte aventurier.

Nul homme, si loin que Ion se souvienne,
Pour te retrouver n’est venu si loin.
Maître dont la douleur enseignera la mienne,
Notre duel muet n’aura pas de témoin.

Les créneaux sont lourds, la roche escarpée,
J’écoute gémir l’invisible mer.
Je suis seul : aux flots sûrs j’ai jeté mon épée,
Ma médaille bénite avec mon gant de fer.

Je suis pâle et blond, et ma main loyale
Cherche insolemment ton infâme main...
Hamlet de Danemark, dans Elseneur royale,
A vu marcher un spectre en costume romain.

© Poeticus 2014 - 2026

La Douleur de notre sœur notre ombre

Les ténèbres du soir sont l’obscure muraille
Que chaque nuit élève entre la vie et nous,
Derrière qui, fugace et sinistrement doux,
L’invisible se meut comme un spectre, et nous raille.

L’homme se trouble alors et n’ose pas savoir
Si cette Sœur muette a nos pas attachée,
Et que nous appelons notre ombre, s’est cachée
Pour nous laisser plus seuls dans le silence noir,

Ou si, reine sans yeux d’un aveugle royaume,
Elle ne trône pas au cœur de la forêt
Des songes, acceptant, de son geste distrait,
L’hommage sans regards de son peuple fantôme.

Mais, lorsque sous la lampe active, à notre seuil,
Elle revient errer, triste et moraine honteuse,
Elle n’est plus que la hâtive visiteuse
Qui tremble sous le froid de sa robe de deuil.

Et qui parfois, à l’heure où s’attardent nos veilles,
Sourdement suppliante, attend, souvent en vain,
L’instant où le foyer, en s’éteignant enfin,
La laissera partir au pays des merveilles.

Peut-être qu’elle souffre au soleil, elle aussi ;
Peut-être voudrait-elle aussi marcher et vivre,
Et ne plus être la captive, qui doit suivre
Le pas indifférent d’un maître sans merci.

Compagne patiente et toujours taciturne,
Dont ma seule pitié devine le tourment,
Ah ! ne serais-tu pas heureuse infiniment
De fondre ta douleur dans la douleur nocturne ?

Et lorsque tu languis sous l’éclat des flambeaux,
N’est-ce pas que tu crains la minute dernière,
Qui peut te faire, à tout jamais, la prisonnière
D’une lampe allumée au fond de nos tombeaux ?

© Poeticus 2014 - 2026

Le Cirque

Autour de toi la vie est comme un cirque immense,
Où le troupeau stupide et fauve des humains,
Depuis l’aube des temps, se rue, avec des mains
De haine, avec des fronts et des yeux de démence.

Un nuage de feu vivant, d’éclairs zébré,
De la vapeur du sang versé couvre l’arène,
Et, voile triomphal drapé de terreurs, traîne
Sa pourpre aux pans roidis sur le sable altéré.

Et le combat oscille, et l’élan unanime
Ondule en longs remous, où l’enchevêtrement
Des formes et des noms mêle, innombrablement,
Le défi du stoïque aux blasphèmes du crime.

La horde intérieure, avec ses visions
Sacrilèges, est là. L’Ame est là, tout entière,
Les monstres aux cent bras et tout le bestiaire
Formidable et hideux des rauques passions.

Droits sur leurs bases par le carnage inondées,
Des simulacres d’or vierge et de bronze noir,
Indifférents et sourds, regardent sans le voir
Le duel anxieux de l'Homme et des idées.

Et, comme un dais de fer, écrasant l'horizon
De la superbe horreur de sa splendeur mauvaise,
Sur le massacre ardent qu’il couvre d’ombre, pèse
L’infranchissable cercle enfermant la Raison.

Cependant que, scandant des prières suprêmes,
D’idolâtres clameurs, hors des fanges du sol,
Montent, et, par instants, élargissant leur vol,
Balaient les deux avec le vent des anathèmes.

Une foule invisible et qu'on entend gronder,
Qu’on nie, et qui pourtant est là, surnaturelle,
A peuplé les gradins ténébreux, et, sur elle,
L’énigme de la nuit semble encor s’attarder.

Et dans le tourbillon hurlant qui s’accélère,

 © Poeticus 2014 - 2026

Latente, elle contemple, à ses pieds déferlant,
L’écume du combat qui ruisselle, roulant
La servile sueur aux eaux de sa colère.

Et parfois, de ce monde à face d’éléments
L’indécise mêlée évente le mystère,
Quand, prise d’un frisson qui l’oblige à se taire,
La multitude fait silence, et par moments,

Ecoute, dans l’effroi du jour muet qui tombe
Sur les fronts des martyrs, des dieux et des bourreaux,
Derrière un inconnu fermé de noirs barreaux
Et d’où souffle l’odeur étrange de la tombe,

Sur le charnier toujours accru, prêts à surgir,
Au geste deviné de quelque belluaire
Inaperçu, mais qui rôde dans l’ossuaire,
Les Lions de la Mort haleter et rugir.

Toi seul, Dominateur de cette tourbe infâme,
Héros silencieux et que rien n’a troublé
Dans ton effort tendu vers ton ciel étoilé,
Faible comme eux pourtant, comme eux fils de la femme,

Mais qui, seul dans ton Rêve et dans ta Volonté,
Sans demander à la Nature maternelle
Ce que notre envieuse étude cherche en elle,
N’attends pas de réponse et n’as jamais douté,

Ceins-toi du calme orgueil des vertus ascétiques,
Que ta Foi soit plus haute et plus haut ton Devoir,
Pour que, ton jour venu, tu dédaignes devoir,
L’ombre marquer ton heure au sable des portiques,

Et tu pourras t’étendre en ta couche aux plis froids,
Sans qu’un regret te hante ou qu’un cri te roidisse,
Si tu n’abdiques rien, jusqu’au soir de justice,
Et de ce que tu sais et de ce que tu crois.

 © Poeticus 2014 - 2026

Les Prières

Elles montent toujours, candides et lustrales,
Animant du frisson où s’étouffent leurs râles
La volute d’argent des encens attiédis,
Vers l'illusoire azur que fleurit de lumières
Le prestige ancestral des ferveurs coutumières,
Par l’apparition des pâles paradis,

Elles montent, et, comme une onde,
Elles enveloppent le monde
D’un attentif recueillement,
Et leurs essaims, en lente ronde
Apaisant leur frémissement,
Sous l’orage des destinées
Ployant leurs ailes fascinées,
D’un cercle aux têtes inclinées
Geignent l’orbe du firmament.

Elles vont, les yeux clos, terribles et roidies
Dans le brutal émoi crispant leurs mains hardies,
Dardant des bras tendus sur leurs fronts convulsés,
Exaltant aux plis durs de leurs faces fatales,
Avec l’inique orgueil des croyances natales,
L’impiété des vœux hautement professés.

Et, dans l’espace en vain ruées,
Elles s’écroulent en nuées
Au sillon de l’astre laissant
L’odeur des haines, embuées
Par l'horrible effluve du sang,
Afin que leur démence appende
Comme une insultante guirlande
L'insolence de son offrande
Aux murs du ciel incandescent.

Suppliantes jetant en rumeurs insensées
L’inexpiable aveu de leurs vaines pensées,
Avec le cri des maux en sacrifice offerts,
Elles vont, sans que leur tempête grossissante
Sur son obsession avide et morne, sente
Peser, comme un mépris, le muet univers.

© Poeticus 2014 - 2026

Que leur bouche implore ou menace,
La même espérance tenace,
Par son enivrante vertu,
Soutient l’injurieuse audace
De leur foule au regard têtu,
Sans que jamais leur foi comprenne
Que l’indifférence sereine
Est la réponse souveraine
De l’Inconscient qui s’est tu,

Tourments de l’innocence ou remords légitimes ;
Voix des bourreaux, chants des martyrs, pleurs des victimes,
Tout un orage aux flancs du globe suspendu,
Par chaque accent distinct de sa clameur confuse,
Sollicite, dénonce, exige ou bien accuse,
S’enfle dans l’éther vide et meurt inentendu.

Au fond du fiévreux crépuscule
La nue obscure s’accumule
Et, flottant, lourde de poison,
Voûte mouvante où l’ombre ondule,
Cerne, par delà l’horizon,
Notre planète maternelle
D’une auréole criminelle,
Et qui semble à notre prunelle
Le cintre de notre prison.

O Pensée ! élargis l'ordre qui nous enserre !
Donne-nous l’équité, dont la loi nécessaire,
N’ayant pas de maudits, ne connaît pas d’élus,
Pour qu’abjurant la peur ou l’espoir, enfin libre,
Et se sachant des droits que le droit équilibre
Une Humanité vienne, et qui ne priera plus !

 © Poeticus 2014 - 2026

Le Mur

Le long d’une muraille aux pierres immobiles,
Tous, anxieux de vivre et joyeux de souffrir,
Nous traînons notre honte et nos espoirs débiles,
Entre l’horreur de naître et l’horreur de mourir.

Ce mur est là depuis si longtemps, et si sombre
Est le morne appareil de son bloc fruste et noir,
Que des siècles sans âge et des vivants sans nombre,
Fleuve stupide et lent, le côtoient sans le voir.

Or quelques-uns, roulés vers cette rive inerte,
Ont laissé de leur chair vive sur la paroi,
Et leur douleur, qui bat comme une plaie ouverte,
En ondes autour d’eux fait refluer l’effroi,

Et frissonner, au cœur des meutes assoupies,
Comme un soudain réveil de l’instinct languissant,
L’insolente ferveur des voluptés impies,
La saveur de l’amour avec l’odeur du sang.

Mais lorsque s’est éteint le triomphe funeste,
Quand les aigles ont fui dans les drapeaux mouvants,
L’horizon est toujours le même, et rien ne reste
Qu’un croissant de pourpre aux ongles des survivants.

Quelques-uns, à genoux, usent leurs lèvres chaudes
Sur le granit par des baisers anciens poli,
Et, complices pieux de merveilleuses fraudes,
Disent que le mur sous leur bouche a tressailli.

Peut-être savent-ils qu’ils nous mentent, peut-être
L’ombre a-t-elle trompé leurs regards imprudents :
Mais leur rêve est hideux et nous fait apparaître
Des lézardes où des gueules grincent des dents.

D’autres, les bras tendus, gonflant leur face vaine,
Et sachant que le rôti ne leur répondra pas,
Lui jettent un défi sonore et lourd de haine,
Que la foule répète en frémissant tout bas.

Car ce mur nous fait peur, ce mur où rien ne bouge,

 © Poeticus 2014 - 2026

Et dans les joints duquel nous cherchons, à tâtons,
S'il est fait de chaux vive ou bien de ciment rouge...
O Rhéteurs fastueux ! et quand nous insultons

À cet amas muet de pierres souveraines,
C’est, unique dictame à l’affre de nos maux,
C’est l’applaudissement des lâchetés humaines,
Que nous quêtons des yeux, en assemblant des mots.

© Poeticus 2014 - 2026

Peut-être ils s’en iront...

Quand nous aurons levé la pierre de la tombe,
Quand nous saurons quels dieux nous attendent demain,
Quand nos regards pourront suivre, sur son chemin,
La marche sans retour de l’humaine hécatombe...

Quand les frères muets que nous croyons partis,
Qui hantent l’autre face invisible du monde,
Comme le sol des mers au toucher de la sonde,
Sentiront, sur leurs os par la terre engloutis,

S’effarer la lueur des torches haletantes...
Alors peut-être, et comme effrayés de nous voir,
Ils se redresseront, immense peuple noir,
Et, — telle une tribu dans l’aube abat ses tentes,

Et s’éloigne, en hâtant le pas de ses troupeaux, —
Ils s’en iront, parmi quelque ombre inviolée,
Vers quelque nuit par les ténèbres mieux voilée,
Chercher une autre forme obscure de repos.

© Poeticus 2014 - 2026

Il faudrait...

Ces Mots venus vers nous du fond de l’Invisible,

Il faudrait les creuser dans un métal terrible
Tailler au cœur du roc vierge, en plein bloc massif,
Leurs arêtes de grès et de diamant vif,
Et marteler, avec des morceaux de montagne,
Des clous pour tes fixer» aux murs du firmament,
Pour que l’éclat fatal de leur embrasement,
Dans la brume stupide où l'Humanité stagne,
Fit s’éclairer des fronts marbrés d'ombre et de feux
Sous les torches soudain flambantes des cheveux.

Ces Formes qui vers nous viennent du fond de l’Être,

Il faudrait les saisir avec des bras d’ancêtre,
Et puis, bêtes de songe ou bien larves d’enfer,
Les écraser du poing sur les vantaux de fer
De la nuit souterraine où nos pensers stoïques
Ont l’âpre désespoir des siècles pour chevet,
Et, dompteurs sans remords, après avoir lavé
Dans leur sang la blancheur des muscles héroïques,
Les écarteler, en témoins prodigieux,
Sur la herse aux crocs d’or qui nous barre les cieux.

Ces Espoirs revenus du plus loin de nous-même,

Il faudrait les broyer aux meules du blasphème,
Les lapider avec des collines, et puis
Les lier dans l’eau morte et ronge, dans le puits
Redoutable d’où rien jamais plus ne remonte,
Afin qu’enchevêtrant, avec d’horribles nœuds,

Sur leur agonie aux sursauts vertigineux,
Le granit des douleurs aux laves de la honte,
L’Homme sût que son libre orgueil a maçonné,
Dans l’ombre, cela dont sa chair a frissonné.

Tous ces noirs Inconnus qui traversent notre âme,

Il faudrait les courber sous des carcans de flamme,
Faire, dans l’immobile et servile repos,

 © Poeticus 2014 - 2026

Claquer leurs dents, crier leurs reins, craquer leurs os,
Pour qu’enchaînés vivants, par faisceaux tricéphales,
Aux clefs de voûte du silencieux éther,
Sous le faste étoilé des frises triomphales,
Leurs yeux fussent de bronze et leurs faces de fer.

Et nous pourrions, vêtus de tristesse splendide,
Seuls maîtres des palais par nos bras dépeuplés,
Seuls, mais enveloppés par la haine timide
Des captifs éblouis et des destins troublés,

Parmi les glaives droits et les fleurs délétères,
Dédaigneux de cette heure où, pour nous terrasser,
L’innombrable Mort tend ses rets dans nos artères,
Indifférents et doux, et sans regards, passer.

 © Poeticus 2014 - 2026

L’Œuvre consolatrice

Qu’importe à ce vivant que je suis, et qui passe
Sous la stupidité lumineuse du ciel,
Le muet flamboiement des torches de l’espace
Et la marche que rien ne lasse
D’un monde indifférent qu’on nous dit éternel ?

Qu’importe au créateur d’un univers qu’anime
Cette fixé splendeur dont le rythme est la voix,
L’incessant mouvement des forces de l’abîme,
Et, sur cet astre qu’il opprime,
Le retour ordonné des causes et des lois ?

S’il est stoïquement resté le maître austère
De ce divin conseil qui siège sous son front,
Et s’il a, dans son âme où tombent pour se taire
Les rumeurs vaines de la Terre,
Regardé, par delà les choses qui seront,

La mer des temps roulant les sables de l’histoire,
Et, quand le soleil mort ne sera qu’un tison,
Par delà les destins où sombre sa mémoire,
Sur le suprême promontoire
Le Temple de son œuvre éclairant l’horizon ?

S’il a, dans la ténèbre où sa pensée essaime,
Forcé d’être un morceau du néant stupéfait,
Et contemplé, montant du profond de lui-même,
De par sa volonté suprême,
Un rêve éblouissant que nul Dieu n’aurait fait ?

© Poeticus 2014 - 2026

La Beauté

D’autres hommes, parmi ceux-là qui sont mes frères,
Saisiront dans leurs poings, la houe au dur tranchant,
Et du sombre terroir des larves funéraires
Défricheront la glèbe et rouvriront le champ.

D’autres encore, avec des ongles redoutables,
Fouilleront l’inconnu des antiques limons,
Et, de leurs doigts sanglants, déchiffreront les tables
Du grand livre de pierre écrit au cœur des monts,

Et, penchés sur la vie innombrable et profonde,
Admireront, aux murs de l’abîme anxieux,
L’hydre aux bras pullulants que traquera leur sonde
Les attirer avec un fourmillement d’yeux.

D’autres agiteront, dans les ténèbres blêmes,
L’échevèlement roux des torchères d’airain,
Et verront vaciller la lampe des problèmes
Sous le souffle spectral de leur ciel souterrain.

D’autres, qui veilleront sur la stupeur des gnoses,
Epelleront le mot des arcanes perdus,
Et viendront demander l’unique fin des causes
Au stérile trésor des textes défendus.

Mais mon rêve, indulgent à leur rêve inutile,
N’entend, sur le chantier de leurs puissants travaux
Que le heurt bref des pics frappant le sol hostile,
Et la pioche sonnant sur le creux des caveaux.

Loin du roc implacable et qu’à peine égratigne
Le furieux effort de leurs muscles bandés,
Mes strophes fixeront, dans leur splendeur insigne,
Les derniers chants divins dans le soir attardés.

Et même de ceux-là mon accueil sait n’élire
Que les seuls mots sacrés dont mon songe à fait choix,
De qui l’âme s’accorde à l’âme de la lyre
Et les voix où le Verbe a fait passer sa voix,

Les nobles suppliants aux bras tendus qu’accable

 © Poeticus 2014 - 2026

L’opprobre des fardeaux ou l’horreur des liens,
Les passants de la foule inerte et lamentable,
En qui la Beauté sainte a reconnu les siens.

Car je ne veux, de l’Homme et de ses vains langages,
Rien, sinon qu’attentive au geste de ma main,
La théorie ardente et sombre des images
Se lève et m’accompagne et suive mon chemin,

Et déroulant sa marche et ses pompes, guidées
Par le sévère esprit de mon rêve mortel,
Fasse du peuple obscur et pâle des idées
Un seul chœur triomphal autour d’un seul autel.

Je ne veux rien des Dieux qui sont morts et qui meurent,
Rien, sinon que leurs noms, éclatants ou brutaux,
Sur les parvis profonds du poème, demeurent,
Avec des formes d’or sur de blancs piédestaux ;

Rien, sinon l’immuable et hautaine ordonnance
Des portiques de marbre au fond, d’un bois sacré,
Et, sur le calme azur, la grave permanence
Du temple pacifique où mes pas ont erré.

Je ne veux rien savoir des momies dogmatiques
Egouttant sur nos fronts la poix de leurs flambeaux,,
Rien, sinon que la flamme aux ailes despotiques
A des reflets de pourpre et des plis de drapeaux,

Rien, sinon que, ployant sous l’effort qui les arque,
Des archanges maudits en gardent les créneaux,
Et qu’un voyant lauré s’est assis dans la barque
Qui fendit le flot noir des fleuves infernaux

Mais je garde aux splendeurs de l’Œuvre souveraine
L’inviolable foi dont mon cœur s’est armé,
Pour que la Vie, autour de mon destin, se traîne,
Comme un chœur de douleurs près d’un cercueil fermé.

Et, pour mieux ignorer quelle énigme se pose
Le sphinx aux yeux d’argent de la réalité,
Que la neige des lys et le sang de la rose
Se mêlent dans ma coupe à l’eau de vérité !

Car j’ai voué, fût-elle une ombre d’un mensonge,

 © Poeticus 2014 - 2026

Ma pensée ascétique à ce labeur sacré
D’appeler à la pure éternité du songe
Le monde que les voix de mon âme ont créé,

Et, fût-elle un reflet d’un prestige illusoire,
Né des limbes profonds de mon terrestre ennui,
Vécu la vision aux étoiles de gloire
Dont mon rêve innombrable ensemença ma nuit.

Et, lorsque descendront les ténèbres, puissé-je
M’abîmer en chantant au noir illimité,
Environné du grave et merveilleux cortège
A qui j’ai donné l’être en donnant la beauté !

 © Poeticus 2014 - 2026

L’Hécatombe

Houles des océans éternels, millions
De croupes d’ombre et d’or par la révolte arquées,
Hurlant l’horreur de vos vaines rébellions
Dans un fracas d’éclairs et de chaînes choquées,

Qu’aux mailles de ses lourds filets aux nœuds de fer
La pesanteur fatale étreint, et broie, et traîne,
Vous qui criez vers nous, avec des voix de haine,
L’éternelle agonie aveugle de la mer ;

Hécatombes des eaux farouches, douloureuses
Peut-être de n’avoir jamais su le sommeil,
Et qui clamez sans fin, vers le muet soleil,
Votre épouvante d’être à jamais ténébreuses ;

Houles que bat le fouet strident des aquilons,
Que cinglent en fuyant les tourmentes perdues,
Que l’ouragan, ce noir veneur des étendues,
Ecrase du sabot de ses grands étalons,

O troupeau harassé des flots ! géantes hardes !
Bétail aux monstrueux fanons, qui secouez
Les festons par l'écume ironique noués
Aux plis rugueux de vos encolures hagardes,

Qui, chaque nuit, comme un égorgement sacré,
Comme un entassement piétiné de chairs nues
Et rouges, encombrez les mornes avenues,
Du palais où se meurt l’Astre Roi massacré,

Houles de pourpre et d’or, ô victimes ! vouées
Au bûcher colossal du funèbre occident,
Que, sur sa route d’ombre et de gloire, en grondant
Chasse et roule l’armée en marche des nuées,

Vous qu’emporte l’informe Invisible, au milieu
D’un lent déroulement de pompes triomphales,
Et qu’abat la massue atroce des rafales
Sur le pavé divin du crépuscule en feu ;

Pourquoi donc jetez-vous à notre âme profonde

 © Poeticus 2014 - 2026

Tout l’inutile effroi de vos mugissements,
Qui n’ébranleront pas les noirs entablements
Des salles où s’éteint l’Autel sanglant du Monde !

Pourquoi donc avez-vous ces voix de désespoir,
Si le supplice vous couronne, et si vous êtes,
Sous les torches d’airain dont s’éclairent vos crêtes,
Le sacrifice offert à la beauté du soir !

 © Poeticus 2014 - 2026

Les Ancêtres

Vous dont le sang nourrit encor nos muscles souples,
Héroïques dompteurs de géants étalons,
De qui la race garde à l'orgueil de ses couples
L'honneur de ses yeux bleus et de ses cheveux blonds,

Aïeux obscurs, en qui ma chair eût voulu vivre,
Sous les bardes de bronze ou sous les torques d'or,
Dont mon songe obstiné croit encore poursuivre
La barque au dur taillant sur les vagues du Nord,

Guerriers chastes, conçus au flanc des mères graves,
Et qui passez, au fond des mémoires, courbés
Sur le col des chevaux ou le soc des étraves,
Par-delà tant de jours sous l'horizon tombés,

Avez-vous avec moi respiré le vent libre
Des torrides déserts ou des désertes eaux ?
Est-ce votre âme encor qui revient, chante et vibre,
Et fait crier en moi la fibre de mes os,

Dans un élan sauvage et de force et de joie,
Quand se cabre la bête ou quand hennit la mer,
Pour ces rébellions inutiles que broie
Ou l'éperon d'acier ou l'hélice de fer ?

Créez-vous sous mon front les fabuleux mirages
Dont s'embrase le porche ardent de l'équateur ?
Me clamez-vous, parmi la splendeur des orages,
La haine au souffle impur du sol dévorateur ?

Si vous vous redressez parfois sur votre couche,
Barbares d'Occident ! le reconnaissez-vous,
S'enivrant du galop de son mustang farouche,
Le frêle descendant des grands cavaliers roux ?...

Tueurs d'aigles, chasseurs d'hommes, marcheurs des plaines,
Qui suiviez, lourds de pluie et de givre marin,
La sente des aurochs ou la piste des rennes
Et dont le casque avait des ailerons d'airain,

Rôdeurs des flots, chercheurs d'îles, veilleurs des hunes,

 © Poeticus 2014 - 2026

Qui hantiez la banquise hyperborée, où dort
Le mystère du pôle et le secret des runes,
Passants de la tempête et des horizons d’or,

Vous que l’hiver suprême a couverts de sa neige,
Ancêtres disparus et qu’en vain j’animais !
Je n’évoquerai plus votre muet cortège,
Car je sais que les morts ne reviennent jamais...

Mais ils vivent en moi ; c’est en moi que s’achève,
Parmi l’éclat tonnant des rythmes furieux,
La vision de l’œuvre où s’efforça leur rêve,
Et dont la nuit fatale a délivré leurs yeux.

Ils sont ce qu’ils étaient : entre leurs mains fantômes,
Tournoie, étincelante au fond de mes regards,
La hache à deux tranchants dont se jouaient leurs paumes,
Et le combat cruel enchevêtre ses dards.

Ils vont, spectres armés qu’un éclair me découvre,
Et, sur le monceau nu des grands cadavres froids,
Parmi les chariots aux madriers de rouvre,
Leurs chevaux hérissés renâclent, les crins droits.

Ils sont ce qu’ils étaient aux jours profonds du monde,
Comme si, doux et forts, et tristement altiers,
Ils étaient au soleil, dont l’éclat les inonde,
Du creux des tertres sourds resurgis tout entiers.

Leur pourpre dans mon cœur s’exalte en rouge gerbe,
Quand je lie, ouvrier de mon art souverain,
Les nerfs de la pensée et les muscles du verbe
Au sonore appareil de mes strophes d’airain,

Quand, dans la forge ardente où mon destin se mure,
Laissant le bruit humain expirer à mon seuil,
Ma main marie, ainsi que le corps à l’armure,
La chair de la douleur au métal de l’orgueil.

 © Poeticus 2014 - 2026

Le Cavalier

Il me semble parfois, quand des mains forcenées
Saisissent aux naseaux mon cheval qui hennit,
Que je suis une forme équestre et de granit
Debout sur l'arche d'ombre où passent les années.

Haut cabré, l'étalon colossal que j'étreins
Domine une perspective monumentale,
Où sa queue héroïque, ainsi qu'un fleuve, étale
Sur le pavé sacré les ondes de ses crins,

L'art exact et savant de cette statuaire
A, sous les cheveux courts et le laurier latins,
Uni le dur profil des patrices hautains
A la splendeur athlétique d'un belluaire.

Et, pendant que l'orgueil des muscles meurtriers,
Éclatant sous l'ampleur redoutable du torse,
Atteste cet obscur mensonge d'une force
Dont l'action jamais ne prendra les leviers,

La paix des longs desseins et la volonté calme
Hantent ce front mûri dans la sérénité,
Et les yeux d'argent pur couvrent de leur clarté
La victoire d'airain qui leur offre une palme.

Mais un cœur vivant bat sous l'immobilité
Superbe de la pierre auguste et triomphale,
Et, dans les pectoraux sculptés, court en rafale
Le flot muet et sourd de mon sang irrité.

Mais, sous l'or figuré qui les cuirasse et sangle,
Les poumons tendent leur double effort pour crier
Le péan olympique ou le bardit guerrier,
Sans même que le son dans la gorge s'étrangle ;

Et, futile témoin du rêve inaccompli,
Dont il garde à jamais l'inutile attitude,
Lassé d'avoir traîné sa lente incertitude
De l'impossible espoir à l'impossible oubli,

Mon bras, dont le ciseau fixe le geste, élève,

© Poeticus 2014 - 2026

Dans son impériale emphase éternisé,
Ainsi qu’un vain défi vers le ciel apaisé,
L’impuissance fragile et massive du glaive.

Car l’Esprit, bâtisseur de ce songe, a construit
Cette effigie avec de la matière inerte
Que le rayonnement des étoiles déserte,
Par une nuit de glace et d’or, par une nuit

Dont ses ailes de bronze ont étouffé les souffles,
Et, dressant cavalier et cheval d’un seul bloc
Terrible, sur leur base encastrée en plein roc,
Roidi les cabestans et fait crier les mouffles,

Pour qu’à chaque soleil éveillant le matin,
Tout homme, qu’il pût en comprendre ou non l’exemple,
Admirât, plus haut que l’acropole et le temple,
Le simulacre mort de son propre destin.

 © Poeticus 2014 - 2026

La Cataracte glacée

Là-bas, dans la stupeur de la forêt arctique,
Entre deux murs, taillés en plein roc granitique
Des monts sombres creusés en défilés béants,
Gonflé du flux fangeux de sa dernière crue,
Un énorme fleuve se rue
Vers le sépulcre ouvert des profonds océans.

Il semble qu’un déluge est en marche, et l’armée
Innombrable des flots roule, comme lamée
D’un étincellement d’écaillés jet de nuit ;
Et le désert sacré des étoiles écoute
Crouler la hurlante déroute
De l'onde monstrueuse et qui brame, et qui fuit.

Elle passe, affouillant sa route séculaire,
Usant eu vains défis son obscure colère,
Déracinant les troncs échevelés, que mord
L’impuissance obstinée et triste de sa haine,
Sous l’indifférence sereine
De sept astres muets tournant au fond du Nord.

Elle va, nivelant le coteau, comblant l’autre,
Inconsciente des continents qu'elle éventre,
Des artères de l’or ou des veines du fer,
Ignorant quels sommets elle ronge à la base…
Sous son propre poids qui 1'écrase,
On croirait l'agonie informe d’une mer.

L’énorme fleuve court à l’abîme où l’emporte,
En de stridents remous noyés dans l’ombre morte,
La fatalité de l’aveugle pesanteur,
Où la masse des eaux oscillantes surplombe
Un instant le mur de sa tombe,
Et plonge d’un bond au gouffre dévorateur.

Mais, voici qu’aux solitudes que l’Ourse éclaire
Se lève le vent pur de la plante polaire.
Il vient, et tourbillonne, et siffle par endroit,
Et saisit, troupeau las de vagues fugitives,
Le chaos des houles rétives,
Sous les mille réseaux invisibles de froid.

© Poeticus 2014 - 2026

Et l’âpre cataracte aux formidables nappes,
Sous ses glaçons rugueux reflétant dans leurs grappes
L’impassibilité flamboyante du ciel,
Rébellion tonnante aux vapeurs de vertige,
Se tait, et, d’un seul bloc, se fige
Dans l’immobile paix du silence et du gel.

Ainsi, lorsque jaillit, en gerbes éclatantes,
L’impérieux appel de nos strophes chantantes,
L’Esprit qui nous possède, et qui dormait en nous,
S’éveille, et, descendant des cimes foudroyées,
Fond, les deux ailes éployées,
Sur les grondantes eaux de notre âme en courroux ;

Et ce qui, sous nos fronts, reste encore invincible,
Stérile désespoir ou révolte impossible,
L’élément en tumulte ou l’orage irrité,
S’apaise au souffle pur du Verbe, et la pensée
Se fixe, pour jamais glacée,
En son inaltérable attitude, ô Beauté !

 © Poeticus 2014 - 2026

L’Invocation au Verbe

Verbe furieux qui m’appelles,
Et qui, pour mon oreille, épèles
Ce que les ouragans rebelles
Disent aux océans en deuil,
Apaise tes ailes battantes,
Et, comme un esclave à mon seuil,
Du ciel du monde que tu tentes
Redescends en strophes chantantes
Vers le rocher de mon orgueil.

Sous l’arc des rythmes qu’elle embrase
Courbe ta magnifique emphase,
Et, vers les cimes de l’extase,
D’un plus retentissant essor,
Parmi les souffles du tonnerre
Qui se cabre et hennit encor,
Que ta clameur visionnaire
Remonte, élargissant son aire,
Par tes ondes de bronze et d’or.

Des profondeurs de la pensée
Par ton passage ensemencée,
Surgis, ô Parole exaucée !
Pour ordonner les éléments,
Et, des blocs qu’elle entasse, érige
Aux silencieux firmaments
Toute une cité de prodige,
Dont les aquilons du vertige
Hanteront les entablements,

Grandissez, portes triomphales,
Où les vents hécatoncéphales
Viendront égarer leurs rafales,
Et que les fabuleux métaux
Où vos bases furent forgées,
Enracinant leurs piédestaux
Aux clefs des voûtes hypogées,
Se lient, en cryptes étagées,
Au roc des murs fondamentaux.

Montez, ô portes de victoire !

 © Poeticus 2014 - 2026

Où chante l’ode évocatoire,
Qui, dans la pierre et dans l’histoire,
Sculpte les fastes asservis,
Et que les trésors funéraires
Au bûcher des siècles ravis,
De mes cours encombrant les aires,
Jonchent des dépouilles des ères
La paix splendide des parvis.

Esprit du Monde et de la Terre,
Qui, hors de l’ombre élémentaire,
Lèves les torches du mystère
Sur un univers qui s’éteint,
De ton éternelle attitude
Étonne le désert lointain,
Et que ta haute servitude
Anime encor la solitude
Où s’ensevelit mon destin.

Et pour que l'horizon s’éclaire
Du flamboiement de ta colère,
Au front du portique angulaire
Cloue en formidables faisceaux,
Sur les chapiteaux des pilastres,
Un essaim d’aigles colossaux
Dont les yeux brûlent, tels des astres,
Dans la pierre où tu les encastres
Comme des rostres de vaisseaux.

Et vous, dont la présence crée
La sainte lumière éthérée,
Princes de la Beauté sacrée
Qui priez sous le grand ciel noir,
Vous à qui seul je pourrai rendre
Les pompes du suprême soir,
O vous seuls qui pouvez comprendre,
Prêtres de vos autels en cendre,
Un culte à jamais sans espoir !

Vous tous dont le geste m’enseigne,
Que votre mémoire dédaigne
La Terre désertée où saigne
La vanité du vieux soleil ;
Et, hors de l’antique mensonge
De l’occident et du réveil,

 © Poeticus 2014 - 2026

Que les assises de mon songe
Où jamais l’ombre ne s’allonge
Gardent votre dernier Conseil !

Car je veux bâtir l’épouvante
De mes tours que l’orage évente,
Tombeau de mon âme vivante,
Pour cette heure où, de toutes parts,
Emplissant l’enceinte, fermée
Du triple orbe de mes remparts,
Debout, en ma veille alarmée,
La Mort, belle comme une armée,
Surgira dans les étendards.

© Poeticus 2014 - 2026

Le Servage

De quels pôles viens-tu, Souffle ! âme du Poème ?
Noir ouragan lyrique où la nuée essaime
Par vols de strophes en fureur,
O sombre esprit de l'Ode, ô chevaucheur d'orages !
Dont l'ombre, épouvantant des océans sans plages
Plane sur des eaux de terreur ?

Ma force a trop longtemps souffert l'âpre et superbe
Rébellion de ta folie ardente, ô Verbe !
Trop longtemps je fus enivré
De ton fracas de bronze où des foudres s'écrasent,
Et du déroulement de triomphes qu'embrasent
Les feux de ton courroux sacré.

O Nombre ! trop longtemps j'ai laissé mon oreille
Retentir des échos que ta révolte éveille,
Et s'emplir du tumulte armé
Des rythmes que ta voix jette aux cieux de l'espace,
Quand le rauque aquilon de la Parole passe
Par l'orgueil des buccins clamé,

Aujourd'hui, c'est mon tour ! Et l'effort qui te brise
Pèse sur ton effort de toute la maîtrise
Sereine de ma volonté,
Et je veux, opprimant ta sauvage détresse,
Que ton servage illustre, en frémissant, caresse
Les deux bras qui t'auront dompté.

La gloire de tes noms divins en vain flamboie !
Et je vais te lier, vivant, comme une proie,
A l'arc de fer de mes arçons,
Pour que puissent mes mains, joyeusement cruelles,
Mêler en se jouant les pennes de tes ailes
Et leurs tempétueux frissons

Aux crins éblouissants de mon cheval terrible...
Rien n'arrachera plus de l'étreinte, insensible
Ainsi qu'un étau de métal,
Des rets profonds de la pensée étincelante,
Ton désespoir cabré dont l'horreur ensanglante
Les mailles du filet brutal.

© Poeticus 2014 - 2026

Allons ! la route est longue et la tâche commence !
Sous les cieux où planait ta royale démence
Marchons, chercheurs de vérités,
Et je serai le maître et tu seras l’esclave,
De qui la pourpre vive à mes bras qu’elle lave
Mettra des joyaux irrités,

Et, si jamais ton obéissance assouplie
Souffre que, sans péril, ma clémence délie
Tes entraves aux lacs d’airain,
Tu marcheras devant mon rêve et dans ma voie,
Vêtu de bronze, armé de fer, drapé de soie,
Ainsi qu un héraut souverain,

Tu marcheras, tenant mon cheval par la bride,
Et quand, porteur du globe et du glaive splendide,
Tu t’inclineras devant moi,
Ma face accueillera ton redoutable hommage
De ce sourire blanc et lumineux d’image,
Qui désormais sied à ton roi.

 © Poeticus 2014 - 2026

Agir ?

Certes, le rêve est grand de celui qui s’isole
Entre les murs massifs de son caveau d'airain,
Et, forgeron cyclopéen de la parole,
Bâtit dans sa pensée un monde souterrain,

Et dont l’orgueil jaloux, superbement timide,
Veut, loin du bruit sans nom des maux inexpiés,
Ignorer si son œuvre, inutile et splendide,
Rayonne sur la Terre ou se meurt à ses pieds.

Mais celui qui, dressé sur les foules sauvages,
Va leur clamer des mots qu’elles ne savent pas,
Et, comme un cap debout au rempart des rivages,
Entend mugir la mer des haines sous ses pas,

Celui dont la vertu hautaine et douce affronte
La colère civique aux tumultes hideux,
L’ironique mépris des sages, et la honte
D’avoir parlé trop tôt pour être compris d’eux,

Celui-là n’est-il pas de plus haute stature ?
Son nom injurieux, aujourd'hui détesté,
N’éblouira-t-il pas l’humanité future,
Dans le temple à venir de la sainte équité ?

Mais toi ! sombre rhéteur ou radieux poète,
Si l’Esprit, oppresseur de ta pensée en deuil,
Ne lui permet même pas de lever la tête,
Quand la pourpre des saints éclabousse ton seuil,

Si ton geste, captif du cercle blanc des lampes,
A l’heure où la nuit tiède épuise ses parfums,
A, d’une main distraite, écarté de tes tempes,
Comme un bourdonnement d’insectes importons,

L’écho du bruit que font, dans l’arène civile,
À des jours où Lucain, du moins, a su mourir.
Dans le silence lâche et la stupeur servile,
Le rire du Héros et le chant du martyr ;

À la cynique impiété si tu n’opposes

 © Poeticus 2014 - 2026

Que les altiers dégoûts de ta propre vertu,
Si, parmi les bourreaux, devant les justes causes,
Tu t’es croisé les bras et n'a pas combattu,

Si, doreur de joyaux ou ciseleur d’armures,
Oubliant ton cœur d’homme et ce que tu lui dois,
Tu détournes les yeux et te crois les mains pures,
Pour n’avoir pas de sang aux ongles de tes doigts,

Si tu n’as su, perdu sur nos routes banales,
Quel exemple choisir où le droit s’incréa,
Et, s’il faut préférer, pour graver des annales,
Le style de Tacite au fer de Chéréa...

Ne crains-tu pas qu’au fond de ton âme ne glisse
Un réveil onduleux de remords endormis,
Et que ta conscience en toi trouve un complice
Au crime inconscient que d’autres ont commis ?…

 © Poeticus 2014 - 2026

La Sagesse d’Orient

L’ILLUSION

Laisse à ceux qui se croient des vivants, l’épouvante
De sentir, dans leur forme innombrable et mouvante,
Leur fibre s’endurcir et s’assécher leurs os,
Dans ses lacis profonds aux mailles refroidies,
Leur chair se faire pierre, et des veines roidies
Epaissir les tissus et figer les réseaux.

Laisse-leur la douleur qui s’étonne et mesure
Par quelle inéluctable et fatidique usure
La force doit décroître et le cœur s’appauvrir,
Et, comme dans l’argile une eau qui s’évapore,
Par le soleil des jours filtrée en chaque pore,
Leur pourpre lentement s’épuiser et tarir.

Laisse ceux-là que la vaine lumière enivre
S’attarder à la lutte inutile, et poursuivre,
Dans le taillis vital que peuple un combat noir,
L’envahisseur muet dont l’approche tenace
Enveloppe, de son invisible menace,
La citadelle rouge où défaille l’espoir.

Si leur main patiente en s’effrayant décompte,
Dans le soir qui descend ou dans l’aube qui monte,
Chaque jour qui s’ajoute à leurs jours révolus,
C’est qu’ils ne savent pas, eux dont le doigt dénombre
Les moments d’une année et les ombres d’une ombre,
Que voici bien longtemps déjà qu’ils ne sont plus.

Si, pour leurs yeux que le regret stérile voile,
Les feuilles d’or bruni, dont la jonchée étoile
Les sentiers chauds et doux de leur précoce été,
Marquent la fuite obscure et la détresse intime
De la sève qui manque aux formes qu’elle anime,
C’est qu’ils ne savent pas qu’ils n’ont jamais été.

Nous, de qui la pensée a fixé l’existence
Dans l’immanente paix de l’unique substance,
Délivrés de la vie, affranchis du trépas,
Nous qui ne pouvons plus ni mourir ni renaître,

 © Poeticus 2014 - 2026

O Rêveurs d’Occident ! nous avons cessé d’être
Dès l’heure où nous avons su que nous n’étions pas.

Si, comme nous, bravant l’Apre foi de ta race,
Tu veux que l’être entier, qui fut le tien, s’efface
Dans l’instant éternel que ton rêve a conçu,
Ferme sur tes regards les deux portes du monde,
Et comprends, d’autant mieux que l’ombre est plus profonde,
Que tu n’as plus été dès l’heure où tu l’as su.

Comme un nageur vaincu par la fureur marine,
Qui croise ses deux bras lassés sur sa poitrine,
Et renonce à souffrir en cessant de lutter,
Repousse le servage affreux de l’espérance,
Pour qu’aux flots infinis sombre ton apparence,
Sans que d’elle jamais rien puisse remonter.

CEUX QUI S’ENDORMENT

O Maître ! nous dormons sous l’aile des tempêtes
Que berce la ramure immense du savoir,
Le vent de l’infini, qui te parle ce soir,
A, sans nous éveiller, fait neiger sur nos têtes
Les fleurs de ta pensée et de ton désespoir.

Nous ne voulons plus rien de la vie et du monde ;
L’œuvre entière des temps sombre dans nos yeux clos :
Ainsi qu’un vain mirage absorbé par les flots,
A l’occident voilé de notre nuit profonde,
L’inutile soleil brise ses javelots.

Rien n’écartera plus le linceul volontaire
Que tisse sur nos corps la calme horreur des monts :
Depuis les jours premiers des antiques limons,
Le temple sidéral et la divine Terre
Sont une ombre du rêve où nous nous abîmons,

Le flot illimité des formes et des causes,
Battant à coups rythmés les grèves du trépas,
Efface en se jouant la marque de nos pas,
Mais nous sommes si loin des êtres et des choses
Que, le sachant présent, nous ne l’entendons pas.

© Poeticus 2014 - 2026

L’heure vient, qui n’est plus lumière ni ténèbres,
Où nous ne verrons plus, nous qui voyons sans yeux,
Luire sinistrement, dans le soir odieux,
Sur le chevet sacré de nos couches funèbres,
Le visage du songe indéfini des dieux ;

Où nous-mêmes, dé qui le sommeil n’a pas d’âge,
Mais qui gardons, de la vaine réalité,
L’illusion d’un monde un moment reflété,
Abolirons en nous, sans que rien en surnage,
Cet instant éternel que nous avons été.

Ne parle plus. Ta voix, en qui vibrent encore
Le bronze des tocsins et l’acier des combats,
N’est rien qu’un bruit semblable à tous ceux de là-bas,
Pareil aux autres bruits de la foule sonore,
Qui frappe l’air mortel et ne nous trouble pas.

Mais les ombres par ton verbe ardent remuées,
Forces dont ta pensée est le vivant levain,
Fourmillement farouche où s’ordonnent en vain
Des monstres nés d’un accouplement de nuées,
T’interdisent le seuil où t’attendait ta fin.

Fais comme nous. Bientôt, par degrés insensibles,
Porté sur l’orbe d’or que ton songe a tracé,
Tu t’évanouiras comme un astre glacé,
Comme, au gouffre lacté des univers visibles,
Un soleil décroissant lentement effacé.

 © Poeticus 2014 - 2026

Le Rêve d’Occident

O Sages abîmés au sommeil sans mémoire,
Sous les nappes sans fond que la réalité,
Par son intermittente et fugace clarté,
Argente de lumière et de ténèbres moire ;

En qui survit peut-être, au sein des absolus,
Vacillant souvenir de la terrestre voie,
La conscience ultime et la suprême joie,
D’être enfin de ceux-là qui ne renaîtront plus,

Qui, dans l’Être total ayant conquis un être
Que les cycles futurs ne vous reprendront pas,
Ne retournerez plus dans les sphères d’en-bas
Combattre pour savoir et souffrir pour connaître !

O Sages délivrés du rêve et de l’effort,
Que ne jettera plus au flanc sacré des mères
Le retour cadencé des formes éphémères,
Affranchis de la vie et sauvés de la mort !

Oubliez-nous ! laissez nos sonores écumes
Battre le roc des temps par les siècles lavé !...
Là-bas, le vent ne s’est pas encore levé
Qui vous rapportera la vague que nous fûmes,

Quand, lassé d’avoir si longtemps senti frémir
Dans ses pennes l’ivresse auguste du tonnerre,
L’Esprit, qui fut le nôtre, aura, gagnant son aire,
Ployé son cou sous son aile pour s’endormir.

La lumière a jailli pour la genèse humaine.
Comme le créateur des vieux livres hébreux,
Où l’enfant qu’il était lut des mots monstrueux,
L’Homme de l’Occident commence sa semaine.

Voici le premier jour et le premier matin
Qui le verra, devant sa forge qui s’allume,
Frapper, sous les marteaux dont sonne son enclume,
Le monde à l’effigie âpre de son destin ;

Pour que, corps profané qu’entament les tenailles,

 © Poeticus 2014 - 2026

En son assise où la vie antique a frémi,
Le globe éventré jette à son frêle ennemi
La rançon dérobée aux filons de ses failles,

Que le métal vaincu râle comme une chair,
Que la matière, ainsi que le tronc sous la hache,
Geigne, et que la machine étincelante crache
Aux vents la toux en feu de ses poumons de fer.

En vain l’ouragan crie et la tempête vole :
La foudre est prisonnière et l'orage est dompté,
La stridente vapeur meut notre volonté,
Et le ductile éclair s’est fait noire parole.

Et, du cercle torride au double arc des glaciers,
Des continents massifs à la mer fugitive,
Notre Terre surprise a frissonné, captive
Aux mailles d’un réseau de cuivres et d’aciers.

C’est le premier moment de l’effort qui nous livre
La force aux mille pieds et la flamme aux cent yeux,
Et, si la mort enfin nous a repris nos Dieux,
Nous allons faire un Monde, et ce monde va vivre.

Les Eléments, sachant que le maître est venu,
Résignant dans nos mains leur liberté sauvage,
Protégeront, de leur volontaire esclavage,
Ce seuil d'où la science a chassé l’inconnu.

Les voix sans nombre de la Nature, perdues
Dans l’immobile songe où le passé s’endort,
Comme la foule au fond d’un sanctuaire d’or,
Pour mieux laisser parler l’Homme, se seront tues.

D’un pôle à l’autre alors l’immortelle cité,
Promise au style altier des Histoires futures,
Rassemblera, sous ses hautes architectures,
Le règne humain, conquis à la sainte unité.

Et, du sol où la race aux yeux bleus, la première,
A voué son génie au labeur souverain,
Surgira la futaie aux ramures d’airain
Dont la sève est de flamme et la fleur de lumière,

La géante forêt du travail, débordant

 © Poeticus 2014 - 2026

Sur tous les horizons et toutes les frontières,
Dont l’âme aux générations, ses héritières,
Léguera le secret du Rêve d’occident.

Et ces autres viendront, qui, vivant notre idée,
Feront, du globe obscur et froid où nous campons,
Le triomphal vaisseau dont les mille entreponts
À l’écho sidéral jetteront leur bordée ;

Qui, tel un équipage en révolte, à la voix
De ces Porteurs de Feu qui veillent à la proue,
Du gouvernail terrestre arracheront la roue
Aux invisibles mains des invisibles lois.

Alors notre planète entière, enveloppée
Du sacré flamboiement de notre œuvre accompli,
Sur l’univers dans l’ordre antique enseveli,
Etincellera comme une pointe d’épée.

Et les Astres tournant au vide ténébreux,
Systèmes qu’à jamais gardent à l’existence
D’inflexibles rapports de masse et de distance,
Soudain épouvantés, se montreront entre eux

Cette Terre, échappée à la chaîne des causes,
Qu’en des orbes nouveaux, par son vouloir élus,
Conduit une Raison mortelle, qui n’est plus
L’éternelle Raison des êtres et des choses,

Cependant que, débout à la barre, parmi
L’embrun incandescent des pâles nébuleuses,
Ephémère pilote aux rides douloureuses,
L’Esprit prométhéen, en qui l’espoir frémit,

Lira, dans l’ombre ardente au loin ensemencée
D’une averse sans fin d’astérismes épars,
Les chiffres dont l’ardent essaim, de toutes parts,
Sur le vol du calcul portera sa pensée.

Et peut-être, à cette heure où, sur son front, le soir
Couvrira le treillis des noires arcatures,
Et marquera, de ses clous d’or, leurs lignes dures,
Croira-t-il, au lointain du possible, entrevoir

L’heure où nos fils, guidés par le chœur des poëtes,

 © Poeticus 2014 - 2026

Pourront, réalisant enfin le rêve ailé,
Armer, pour envahir l’archipel étoilé,
Aux rades du soleil, l’escadre des comètes.

 © Poeticus 2014 - 2026

L’Exemple

A l’œuvre donc, ô sombre et pur esprit humain !
Debout ! Rhéteurs couchés dans les fleurs du chemin,
Sages assis sous les grands arbres de la route !
Empédocles de la connaissance, debout !
A l’horizon sanglant le volcan gronde et bout ;
Que vos pieds, secouant la poussière du doute,

Sans que tremblent les os ou blêmisse la chair,
Chaussent du héros mort les sandales de fer.
Vers le mont embrasé dont frissonnent les pentes,
Marchez ! L’impiété fut agréable aux dieux
De celui qui tenta ces sommets, dédaigneux
Des basaltes sifflants et des laves rampantes.

Et s’il a succombé sous un ciel ennemi,
Si les noirs soupiraux de l’abîme ont vomi
Sa cendre calcinée à la face des astres,
La Mémoire, inutile au deuil de tels désastres,
Ne saura pas vous dire, ô vivants d’aujourd’hui !
De quel suprême orgueil ses yeux mourants ont lui.

Seul, le Martyr est grand qu’un sort aveugle accable,
Et qui, les bras levés vers l’azur implacable,
Sachant que de son sang fécond devra germer
La semence à venir des hautes découvertes,
Se drape au flux vermeil de ses veines ouvertes,
Et, souffrant sans se plaindre, est mort sans blasphémer.

Mais, si sa volonté, par ses affres trahie,
Se sentit par le froid de l’angoisse envahie,
Ses fils pieux devront l’ignorer, et du moins,
S’il a faibli devant la révolte des choses,
Son sépulcre de feu n’a, sous ses voûtes closes,
Scellé qu’un désespoir digne de tels témoins.

Le Héros à sa race a légué son exemple.
Mais le bûcher plus haut fait la pourpre plus ample :
La lyre antique avait sept voix, et sept flambeaux
Illuminaient jadis l’éther. Notre pensée,
Par le monde entrouvert à nos yeux dépassée,
Promet son nouveau ciel à des rythmes nouveaux.

© Poeticus 2014 - 2026

A l’œuvre donc, ô sombre et pur Esprit de l’Homme !
A l’œuvre ! jusqu’au jour encore inaperçu,
Où, du possible en toi réalisant la somme,
Tu te reposeras dans l’infini conçu.

Tu sais que désormais l’unique récompense,
Qui t’attend dans les cieux du secret dévoilé,
Sera, dans le moment exact où ce qui pense
S’absorbera dans l’être à toi-même égalé,

L’arrêt instantané, sur le cadran du monde,
Du stylet, jusqu’alors impossible à fixer,
De qui le pas fatal, de seconde en seconde,
Mesure ton devoir et t’oblige à penser.

Et, délivré de l’âpre aiguillon qui te presse,
Du vouloir nécessaire et de l’effort moral,
Tu te confondras en l’immobile sagesse,
Total inconscient du savoir intégral.

 © Poeticus 2014 - 2026

Le Vaisseau

 © Poeticus 2014 - 2026

Pour Madame Delarue-Mardrus.

Aujourd’hui notre terre est une nef, que guide
L’équipage invisible et muet à la fois
Des forces sans regards et des aveugles lois,
Et que couvre une foule anxieuse et timide.

Comme un troupeau bêlant, sous le tillac de fer,
Écoute gronder l’âme énorme du navire,
L’Humanité stupide en frémissant admire
Haleter, dans la nuit de l’implacable éther,

Tout l’inconnu sinistre et vague, que recèle
En ses flancs mugissants le vaisseau de granit,
De qui l’effort obscur emporte à l’infini
Sa vie où se confond la vie universelle.

Mais quelques-uns voudraient savoir, et, par moments,
Les conducteurs de ces multitudes profondes,
Dressés sur le fumier de leurs couches immondes,
Interrogent des yeux l’horreur des éléments.

Mais tout est sombre. Au loin, dans les ténèbres closes,
Leur pensée inquiète écoute, sans rien voir,
Battre ? à coups réguliers, dans le silence noir,
Le balancier fatal, régulateur des causes :

Et la tourbe, tassée au pied des mâts, parmi
La fade abjection du sang et de l’ordure,
Parfois, sous l’âpre fouet de la bise plus dure,
Semble de son sommeil s’éveiller à demi.

Un remous de terreur inconsciente et folle
La saisit, et, dans un écrasement brutal,
La broie aux angles des parois, dont le métal
Paraît soudainement rouge comme une idole.

Puis tout rentre au néant accoutumé : le vent
Apporte à temps égaux, par rapides bouffées,
L’haleine étrange avec les plaintes étouffées
Du monstre aux mille bras et qui n’est pas vivant.

Sur la poupe déserte où luit, par intervalles,
Comme un sillon d’acier, l’éclair vertigineux,

 © Poeticus 2014 - 2026

La barre est sans gardiens, et seuls, d’horribles nœuds
La tiennent droite et haute à l’assaut des rafales,

A peine, inentendus du ciel illimité,
Un murmure, et, parfois, un cri de chair souffrante,
Et, d’instant en instant, dans l’ombre indifférente,
Le choc sourd d’un cadavre aux flots pâles jeté...

Les siècles ont passé : la science élargie
Nimbe de feux ardents notre front souverain :
Mais, toujours, sous la tente aux pilastres d’airain
De la mort, vainement par nos torches rougie,

Nous écoutons plonger dans l’éternelle nuit
Les trépassés, aux flots lancés comme des pierres,
Et la même épouvante a cousu leurs paupières,
Et le heurt de leur corps a fait le même bruit.

Pourtant l’Homme, debout sur le pont qu’il encombre,
À travers les barreaux qu’il s’obstine à ronger,
Sur la mer sidérale a pu voir s’allonger
Un double cône, noir comme un sillage d’ombre,

Pendant que, du zénith au nadir éployé,
Le Monde, océan d’or où confondant leurs lignes
Les constellations cinglent, comme des cygnes,
Dans notre vision d’une heure a flamboyé.

L’inconnu sur ses gonds tourne comme une porte...
Humanité des jours, n’as-tu pas entendu ?
Une détresse à ta détresse a répondu,
Et le vent de l’espace immesuré t’apporte

L’écho d’une lointaine et pareille douleur,..
Avec les morts flottants aux plis blancs de leur tombe,
Le plomb de ta pensée au gouffre insondé tombe...
Ah ! nous ne sommes donc pas les seuls !... ô terreur !

Soleils ! avons-nous bien compris ? Devons-nous croire
Que la houle des cieux roule innombrablement
La flotte astrale en marche au fond du firmament,
Sous ses pavois de flamme et ses fanaux de gloire,

Pour que chacun de ces prodigieux vaisseaux,
Porteur aussi de vie et de chairs torturées,

 © Poeticus 2014 - 2026

Vogue, en abandonnant, sur les routes sacrées
Que son étrave creuse en sillons colossaux,

Un ténébreux essaim d’âmes désespérées !...

 © Poeticus 2014 - 2026

Les Ténèbres suprêmes

Pour Pierre de Bouchaud.

Sur quelles mers, sous quels caps de l’infini sombre,
La flotte des soleils, aux pavois bardés d’or,
Eteindra-t-elle enfin ses feux, sanglants encor
Des suprêmes combats livrés aux Dieux de l’ombre ?

Combien d’humanités, nombrant par millions
Leurs âmes, lasses et lourdes de combien d’âges,
Auront donc fourmillé sur les puissants bordages
Des planètes tanguant au creux de leurs sillons ?

Que de fois aurez-vous, ô vivaces fournaises !
À l’étrave de feu des mondes, arboré,
Comme une enseigne aux crins chevelus, la forêt
Renaissante toujours des mortelles genèses,

Avant que le froid noir de l’abîme glacé,
Sur vos mâtures de flamme, n’appesantisse
L’étreinte du linceul implacable, que tisse
Chaque heure descendue aux limbes du passé ?

Vous qui cinglez, parmi la gloire de vos voiles,
Savez-vous, ô vaisseaux qu’enveloppe l’éclair !
Si la houle sans fond de l’impalpable éther
N’est pas faite déjà de cadavres d’étoiles ?

Vous qu’emporte le vent de l’espace et qu’endort,
Comme un souffle nocturne un essaim d’éphémères,
Le retour mesuré des cycles et des ères,
Galères de la nuit, que n’attend aucun port,

Savez-vous si, là-bas, par delà la pensée,
Quelque obscur inconnu, dans ses gouffres en deuil,
Ne garde pas, aveugle et multiforme écueil,
La route sans retour à votre essor tracée,

Si de votre tombeau le ciel n’est pas le seuil ?

Alors, ô Terre ! quand tes peuples éperdus
Verront pâlir, par l’ombre éternelle étouffées,

 © Poeticus 2014 - 2026

Les constellations, ces antiques trophées
Aux arcs du firmament par leur rêve appendus,

Quand, pris dans les remous des ultimes désastres,
Ils ne pourront plus que deviner autour d’eux,
Eparse aux profondeurs du vide monstrueux,
La spectrale présence invisible des astres,

Alors, sous l’assaut lourd du funèbre océan,
Debout encor, prête à sombrer, sous la marée
Des ténèbres, la Vie entière, exaspérée,
Cloûra-t-elle, en défi formidable au néant,

Le pavillon de l’Homme à l'axe de tes pôles

Quand ils t’apparaîtront, fendant de leurs épaules
L’épaisseur du suaire écrasant des soleils,
Les farouches esprits du silence, pareils
Aux figures armant le soc dressé des môles ;

Quand la Nuit te dira : « Tu n’iras pas plus loin !
Vaisseau sacré, porteur de Dieux et porteur d’âmes ! »
Sur tes ponts envahis, où crouleront les lames,
Tes suprêmes combats seront-ils sans témoins ?

Et quand dérivera, sous les muettes ondes,
Sans doigt pour le compter et sans yeux pour le voir,
Noyé dans l’insensible éternité du soir,
Le débris du naufrage inaperçu des mondes,

Cette heure viendra-t-elle où le ciel sera noir ?

Ou bien, dans l’agonie énorme des systèmes,
O derniers combattants des nefs de flamme et d’or !
Verrez-vous s’abaisser et fuir sous votre essor
L’envergure d’airain des ténèbres suprêmes ?

Verrez-vous, ô vainqueurs de l’ombre aux larges lacs !
S’éployant parmi la déroute des rafales,
Vos voilures de pourpre aux hunes triomphales
Couronner d’étendards l’orgueil de vos tillacs ?

Dans l'air où vibreront vos armures tendues,
N'apercevrez-vous pas, sous les cieux entr’ouverts,
Le fraternel essaim des nouveaux univers

 © Poeticus 2014 - 2026

Appareillant au vent sacré des étendues ?

Alors, derrière vous ne pourrez vous laisser
Ce tourbillon lacté, qui fut notre patrie,
Et qui semble, avec les sables noirs qu’il charrie,
Au fond du crépuscule infini s’effacer,

Afin qu’abandonnant au vol de vos étraves,
Les mondes disparus dans l’abîme sombres,
Sous la stupeur des temps par le trépas murés,
De la vie éternelle inutiles épaves,

Dans votre vision vous regardiez grandir,
Vers l’inconnu futur élargissant ses ailes,
Hors de l’océan mort des étoiles mortelles,
Hors de votre zénith, hors de votre nadir,

L’être renouvelé des genèses nouvelles ?

© Poeticus 2014 - 2026

La Vérité

O Toi dont nul mortel n’a soulevé les voiles,
Dont nul porteur de Dieux, nul ravisseur d’étoiles
N’a vu frémir encor la vierge nudité,
Vers qui, du fond des temps, monte, jamais lassée,
Par l’ouragan des jours, comme un aigle, bercée,
Toute notre espérance avec notre pensée,
Unique et multiforme et sainte Vérité !

Ne descendras-tu pas de ton trône de gloire,
En quelque nuit où des planètes de victoire
Palpiteront comme l’écume de la mer,
Où ton temple intégral, des assises au faîte,
Te redira, sous ses lampadaires de fête,
Et l’angoisse du monde et les chants du prophète,
Par les gueules du bronze et les bouches du fer,

Où les foules, battant sous la houle des astres,
Encombrant l’arcature aux terribles pilastres
Des pourpres équateurs et des septentrions,
De leurs millions de voix acclamant ta venue,
Jetteront, dans l’accent de quelque hymne inconnue,
Vers l’arche de flamme où dort ta majesté nue,
Ce que, depuis les jours, seuls vers toi nous crions ?

Ne surgiras-tu pas comme une destinée,
Belle ainsi qu’une mère aux bras blancs, inclinée
Sur la détresse humaine à tes pieds vagissant,
Et ta pitié clémente enfin cèdera-t-elle
Au seul désir divin par qui soit immortelle,
Sous l’armure de chair où notre cœur pantèle,
La rouge argile vive où naît la fleur du sang ?

Tu nous apparaîtras, fulminante et parée
De la seule splendeur de ton aube sacrée ;
Les soleils flamboieront comme des signes lus,
Les chevaux de l’éclair retiendront leur haleine,
L’ombre, attentive enfin aux heures qu’elle égrène,
Un instant cessera de marcher dans la plaine,
Pour fixer la seconde où l’inconnu n’est plus.

Et, tombant sous tes pas en ondes élargies

© Poeticus 2014 - 2026

Qu’alourdit le secret de toutes les magies,
Les nuages jaloux qui te gardent encor
De l’épreuve toujours promise à nos prunelles,
Te livrant à nos mains saintement criminelles,
Traceront, autour de tes lignes éternelles,
Le nimbe fulgurant d’un zodiaque mort.

Alors, selon des lois qui seront tes servantes,
O force harmonieuse en tes phases mouvantes,
À notre vision tu te révéleras
Du gouffre intérieur à l’abîme suprême,
Fermant d’un cercle d’or l’orbe entier du problème,
Tu te fondras en nous, égalée à toi-même,
Dans l’unité parfaite où tu t’accompliras.

Alors, ô bâtisseurs de la cité des hommes,
O créateurs d’efforts, ô constructeurs de sommes,
O porteurs de flambeaux, ô porteurs de destin !
Vous verrez, sous la fuite énorme des nuées,
Vos torches, d’une vie étrange secouées,
S’animer, mariant, en gerbes dénouées,
La gloire de leurs feux aux gloires du matin,

Soit qu’au bûcher ardent des mystiques merveilles,
Vous ayiez allumé la lampe de vos veilles
Et d’un foyer caché fait luire le rayon,
Soit qu’en vos forges d’or, pour les ères rebelles,
Vos bras aient martelé des paroles nouvelles,
Tous, vous avez créé des heures éternelles,
Et tous, vous comprendrez que votre œuvre était bon.

Car la flamme dont l'âme enveloppe vos têtes,
Quelle soit arrachée aux serres des tempêtas
Et tourne sur vos fronts comme un vol de vautours,
Qu’elle soit au brasier des astres morts ravie,
Où qu’étincelle prise aux laves de la vie,
Elle brûle, à l’effort de vos mains asservie,
La flamme est toujours pure, et l'autel saint toujours.

Car toute fleur de feu que le chiffre ou l’extase
Dérobent à ce ciel innombrable, qu’embrase
L'écumante ferveur de l’océan lacté,
Est une étoile où brille, eu sa puissance entière,
Forme, idée ou pensée, esprit, souffle ou matière,
Le firmament divin comblé de ta lumière,

 © Poeticus 2014 - 2026

Unique et multiforme et sainte vérité !

 © Poeticus 2014 - 2026

À ceux qui viendront

Oh ! pourquoi suis-je né dans la première aurore
D’un avenir que nul prophète n'a prédit,
Pour qu’en entrevoyant ce qui n’est pas encore,
Je trébuche à ce seuil que la lumière dore,
Et que la mort inévitable m’interdit !

O siècles, millions et millions d’années !
Pourquoi donc, arrêtant mon âme dans son vol,
M’avoir jeté parmi les mornes destinées
De ces races à tout ignorer condamnées,
Et que leur âge lie aux fanges de leur sol ?

Pourquoi sitôt tomber dans la tourmente humaine,
Quand, devant l’infini s’ouvrant comme un vaisseau,
L’intelligence hésite au bord de son domaine,
Quand la science neuve et qui s’éveille à peine
Vagit comme un enfant dans son humble berceau ?

Plus tard j’aurais vécu dans la cité future,
Dans le règne prévu du savoir à venir :
J’aurais été la voix qui formule et mesure
Les éléments de l’orbe où la vérité pure
Dans l’absolu du monde au monde ira s’unir.

Plus tard j’aurais vécu sans amour et sans haine,
Sans mépris pour des dieux qu’on n’adorera plus,
J’aurais, roi par l’esprit et la lyre hautaine,
Contemplateur serein de la nuit souterraine,
Eventré le tombeau des cycles révolus.

J’aurais, sur la misère immense de leur songe,
De l’équité promise allumé le flambeau,
Et pardonné, dans l'âme où ma justice plonge,
Sous les ténèbres d’or et de sang du mensonge,
À l'erreur qui fut grande, au rêve qui fut beau.

J’aurais, sur des passés qui ne sont pas encore,
Promené la lueur de ma pitié de feu ;
J’aurais, Prêtre lauré des cultes qu’on instaure,
Cherché, sur les autels dont l’encens s’évapore,
Celui qui de leurs dieux fut le moins loin de Dieu.

© Poeticus 2014 - 2026

Et, dans ces jours d’horreur retrouvant quelque ancêtre,
Quêteur aux yeux ardents de l’éternel secret,
Réveillé sa pensée altière et fait, peut-être,
A ceux-là qui sont morts sans pouvoir se connaître,
L’aumône merveilleuse et grave d’un regret.

Humanité qu’un jour verra surgir de l’ombre,
Ainsi que le soleil hors de l’océan noir,
Et qui, du bloc géant de tes œuvres sans nombre,
Monteras vers un ciel que leur ruine encombre,
Toi qui pourras comprendre et qui pourras savoir,

Fleur des siècles sur les siècles épanouie,
Poètes qui serez les princes qui viendront,
Sages qui marcherez dans la gloire éblouie,
O confesseurs futurs d’une église inouïe,
Légions dont l’Esprit aura marqué le front !

Mon âme vous salue et ma chair vous envie
Et vous jette un appel que vous n’entendez pas,
Bienheureux qui dormez aux limbes de la vie,
Que des créations la ronde inassouvie
Laisse encor sommeiller loin du bruit de nos pas.

S’il nous est défendu de le deviner même,
Cet inconnu sacré qui s’ouvrira pour vous,
Et si la mort, dont vous résoudrez le problème,
Sépare nos destins de votre fin suprême,
O frères qui SAUREZ ! souvenez-vous de nous !

© Poeticus 2014 - 2026

Aux sages à venir

Mais quand vous reviendrez du profond de vos veilles,
Maîtres de la pensée et du savoir futurs,
O calmes découvreurs des suprêmes azurs,
Quand, las du faix conquis des lointaines merveilles,

Lourds des derniers secrets des derniers univers,
Vous déploierez, pour les nations étonnées,
Devant le peuple humain, roi de ses destinées,
Les registres du monde à ses regards ouverts,

Quand vous redescendrez dans la cité de gloire
Où les vivants d'alors pour vous s'assembleront,
Quand, princes de ces temps, le diadème au front,
Déjà sacrés par le génie et la victoire,

Vous laisserez tomber, comme d'un firmament,
Sur la muette nuit des parvis et l'attente
De la foule pieuse à vos pieds haletante,
Du mystère vaincu l'entier enseignement ;

Alors vos lyres, en des rythmes, dont la langue,
Au marbre le plus pur qu'aient autrefois sculpté
Les prêtres somptueux de l'antique beauté,
Sommeille encore, ainsi que la gemme en sa gangue,

Vos lyres, dans les vents qui se tairont, ainsi
Que font silence les multitudes profondes,
Jetteront des accents aux grandissantes ondes,
Et qui diront des mots comme ceux que voici :

« Les ombres du problème ont déserté les cimes
Où l'esprit impuissant si longtemps a rêvé,
Et, des splendeurs des pics à l'horreur des abîmes,
Le voile entier d'Isis, par nos bras soulevé,
N'est plus qu'un haillon mort qu'emportera l'orage,
Et dont se vêtira, sur quelque étrange plage,
La détresse éblouie ou la honte sauvage
Des mondes qui l'auront trouvé.

« Nos yeux ont vu plus loin que le ciel et la vie :
Des éléments captifs étreignant le faisceau,

 © Poeticus 2014 - 2026

L’Homme désormais règne, et la Terre asservie
Tressaille sous nos pas comme un pont de vaisseau.
En vain l’immensité tourne comme une roue,
Nous connaissons la route, et, penchés à la proue,
Nous guidons dans l’éther, que son sillage troue,
L’astre qui fut notre berceau.

« Si nos aïeux, dompteurs de bœufs et de cavales,
Sentaient se rallumer pour nous leurs yeux éteints,
Ils pourraient admirer, dans nos nuits triomphales,
A l’heure où s’assemblaient leurs songes incertains.
Seuls quadriges qui soient dignes de nos arènes,
Les chevaux du soleil entravés dans nos plaines,
Et, courbé sous le joug de nos mains souveraines,
L’attelage de nos destins ».

Lorsque retentiront des paroles pareilles,
De quel effroi nouveau seront-ils donc glacés,
Ces survivants debout parmi tant de passés,
Et de quelles clameurs s’empliront leurs oreilles !

« Si l’inconnu n’est plus qu’un sépulcre comblé,
Si l’hydre de l’abîme a clos ses mille gueules,
Si les pôles tournants, dont les géantes meules
Broient les soleils épars comme des grains de blé,

Désormais dans nos mains sont des leviers dociles
De qui notre pouvoir a maîtrisé l’effort,
Si, par delà le phare allumé de la mort,
L’océan du secret nous a livré ses îles ;

Si, dignes héritiers des antiques aïeux
Qui vainquirent la foudre et soumirent ta Terre,
Nous avons exploré l’orbe entier du mystère,
Et fait parler enfin le sphinx silencieux ;

Si vous ne nous laissez, Rois de l’ombre abolie,
Maîtres nimbés des feux du suprême savoir,
Plus rien à désirer et plus rien à vouloir,
Si tout est consommé de la tâche remplie,

Que nous sert-il de vivre et d’être désormais ?
Et puisque l’heure sonne où notre solitude
Se fige en immobile et blanche certitude,
Regardez en bas, et voyez de vos sommets,

© Poeticus 2014 - 2026

Vous dont les torches d’or ne sont que de la cendre,
Dédaigneuse d’un ciel où l’infini muré
Ne répond plus à son rêve démesuré,
La vieille Humanité sur sa couche s’étendre,

Et, devant l’œuvre faite où tout va s’accomplir,
Sous les astres témoins de sa seule présence,
Dans l’inutilité de sa toute-puissance
L’Esprit de l’Homme en lui-même s’ensevelir !

Mais que son cri dernier vers vos tombes célèbres
Monte, et que votre nom soit enfin réprouvé,
Princes de notre orgueil, qui n’avez rien trouvé
Dans l’absolu conquis qu’un néant sans ténèbres !... »

 © Poeticus 2014 - 2026

La Réponse du dernier sage

Peut-être alors ces Rois du lointain avenir,
Dédaigneux des clameurs et des fouies trompées,
Laissant la colère aux voix de bronze barrir
Et siffler sur leurs fronts l’haleine des épées,
Formes par l’ascétisme inique enveloppées,
S’enfermeront dans le silence pour mourir.

Mais peut-être l’un d’eux, vainement outragé,
Qui sera le plus grand parmi ces hommes d’ombre
Sur qui les astres et les temps auront neigé,
Se lèvera, superbe et blanc, dans l’air chargé
De la poussière d’une Humanité sans nombre,
Sur la vie attentive et le monde changé.

Spectre dominateur du funèbre niveau
Des nations, fantôme aux gestes de clémence,
Qui jettera, du seuil prochain de son caveau,
Aux sillons noirs des multitudes en démence,
Avec le blé de sa parole, la semence
De l’espoir renaissant et du rêve nouveau ;

Il apparaîtra seul et calme, surgissant
De l’épouvante des houles blasphématoires,
Sur l’occident drapé de ténèbres de sang,
Et le vol orageux des futures histoires,
Sur ses lèvres que les ans font évocatoires,
Du verbe salutaire élargira l’accent :

« Ne désespère pas encor, poussière humaine,
Qui roules en monceaux sur les routes du temps !
Si l’espace intégral, devenu ton domaine,
Pèse sur ta pensée aux orbes haletants,
Si devant nous, dont l’âme a rempli la Nature,
L’illusion des Dieux, comme la foudre, a fui,
Si l’antique Démiurge est notre créature,
Si, des feux du Centaure aux gloires de l'Arcture,
Rien ne nous a parlé de lui ;

Si nous ne rapportons, de ces déserts de cendre,
Pas même une étincelle à tes flambeaux éteints,
Si, sur tes temples morts, tu nous vois redescendre,

 © Poeticus 2014 - 2026

Sans même une promesse offerte à tes destins,
Ne devines-tu pas, hors des choses sensibles,
Parmi cet infini qui n’est plus qu'un bûcher,
Un monde intérieur aux cercles invisibles
Où d’autres infinis, encore inaccessibles,
Nous pénètrent sans nous toucher ?

Si tu ne peux plus lever les yeux vers les astres
Pour y chercher un nom par nos mains effacé,
Aux voûtes de la Nuit sombre, où tu les encastres,
Si les lettres du nom divin même ont passé,
Etends ces bras que tu dressais vers la lumière,
Et cherche autour de toi, dans ton ombre, à tâtons ;
Dans l’enceinte du rêve où s’ouvre ta paupière,
Il est des seuils secrets dont nul ne sait la pierre,
Et que jamais nous ne heurtons.

Des univers, aux sens interdits, et qu’éclairent
Des étoiles que tes yeux ne contemplent pas,
Ralentissent leur cours fatal ou l’accélèrent
Selon le rythme ardent qui balance leurs pas.
Où la torche a brûlé, les ténèbres plus grandes
S’élargissent de leur inconnu révélé ;
Si purs que soient tes vœux et si haut que tu tendes,
Au Temple dont nos doigts ont compté les guirlandes,
Le saint des saints reste voilé.

Tu n’aspireras plus à ces lointaines cimes
D’où nous te revenons sans avoir rien trouvé,
Tu ne lanceras plus, sur la mer des abîmes,
Ces vaisseaux que l'éclair, par nos bras entravé,
Guide sur un rayon de flamme au promontoire
Où la création semble enfin se lasser,
Tu n’imposeras plus le joug de ta victoire
Aux archipels lactés dont s’étonne la gloire
D’avoir vu nos drapeaux passer.

Le mystère étoilé qui troublait tes ancêtres,
Mirage d’or éteint par l’or de ton flambeau,
A la source éternelle où retournent les êtres
Retourne, comme un mort qui rentre en son tombeau.
Mais si, dans l’air nouveau que ta pensée explore,
Un premier crépuscule endort l’espoir humain,
Ton œuvre peut attendre une seconde aurore,
Où ce monde, qui pour l’Homme n’est pas encore,

 © Poeticus 2014 - 2026

Sera l’inconnu de demain.

Jamais tes fils, si grands que ta foi les pressente,
N’en pourront pénétrer la suprême raison,
Que t’importe ! Vois-tu leur volonté puissante
A l’assaut des remparts cernant leur horizon
Monter, et leur effort décupler son étreinte,
Comme un bélier géant sur des créneaux rué ?...
Mais le mur abattu découvre une autre enceinte,
Et le bloc noir des tours fermant la cité sainte
N’en paraît pas diminué...

Car le monde est sans borne et sans borne ton rêve.
Car ce qui fut toujours ne finira jamais,
Si rien n’a commencé, rien non plus ne s’achève :
Il n’est pas de premiers ni de derniers sommets.
Et ton ascension vers la gloire intégrale
Se poursuivra sans fin, sur les orbes de feu
Que trace à tout jamais, sans terme ni milieu,
De l’esprit éternel l’éternelle spirale,
Infinie, ainsi qu’ÉTAIT Dieu. »

 © Poeticus 2014 - 2026

Au Dieu inconnu

Nous qui ne verrons pas les vainqueurs revenir,
Ceints de palmes de flamme et de gloires ailées,
Et qui n’entendrons pas, sur nos tombes scellées,
Leurs quadriges, dans le soir triomphal, hennir ;

Qui n'admirerons pas, du fond des foules blêmes,
Quelles haines aux bras furieux tresseront
La couronne d’épine et de sang à leur front,
Qui ne connaîtrons pas nos Héritiers suprêmes,

Nous, courbés sur l'emblave où nous nous acharnons,
Fléchissant sous le faix de notre œuvre grossière,
Devanciers oubliés de qui l’humble poussière
Ignorera toujours leurs faces et leurs noms ;

Puisque, pour la pensée, en soi-même affranchie,
L’idéal réclamé par notre rêve errant
Sera notre Raison humaine, réfléchie
En ce qu’elle aura de plus grand,

Puisque, pour la justice à nous-même affrontée,
Le parfait pressenti par notre songe obscur
N’est que notre vertu mortelle, reflétée
En ce qu'elle aura de plus pur,

Puisque, pour cet Esprit dont nous sommes la lyre,
L’immobile Beauté dont le Verbe est l'autel
N’est rien que ce poème ineffable, où se mire
Ce que nous avons d’éternel,

Puisque tout ce qui fut la créature et l’Être,
Et Celui que la Vie adorait à genoux,
Comme cet Univers qui ne peut se connaître,
N’a de conscience qu’en nous,

Nous que n’éclairera pas l’aube qui se lève,
Nous qu’appelle la tombe en ses ombres de fer,
Remettant notre espoir et notre exemple offert
Aux mains de descendants dignes de notre rêve,

Avant que meure en nous l’être aux langues de feu,

 © Poeticus 2014 - 2026

Comme le Sage fit, dans l’agora d’Athènes,
Dédions les travaux de nos mains incertaines
A l’inconnu de ces Humanités lointaines,
Peut-être en genèse de Dieu.

 © Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

Sommaire

Sommaire ..... p. 2
L'auteur ..... p. 3
Au Dieu qui s’éloigne ..... p. 4
Le Foudroyé ..... p. 6
Résignation ..... p. 7
Les Voix de ma solitude ..... p. 8
L’Héritage ..... p. 15
La Raison ..... p. 17
Hymne à la Raison ..... p. 20
Hymne à l’Orgueil ..... p. 22
L’Œuvre humaine ..... p. 24
L’Enfer ..... p. 26
Les Damnés ..... p. 28
Invocation ..... p. 30
L’Abîme intérieur ..... p. 31
Les Mains ..... p. 34
Le Spectre ..... p. 36
La Douleur de notre sœur notre ombre ..... p. 37
Le Cirque ..... p. 38
Les Prières ..... p. 40
Le Mur ..... p. 42
Peut-être ils s’en iront... ..... p. 44
Il faudrait... ..... p. 45
L’Œuvre consolatrice ..... p. 47
La Beauté ..... p. 48
L’Hécatombe ..... p. 51
Les Ancêtres ..... p. 53
Le Cavalier ..... p. 55
La Cataracte glacée ..... p. 57
L’Invocation au Verbe ..... p. 59
Le Servage ..... p. 62
Agir ? ..... p. 64
La Sagesse d’Orient ..... p. 66
Le Rêve d’Occident ..... p. 69
L’Exemple ..... p. 73
Le Vaisseau ..... p. 75
Les Ténèbres suprêmes ..... p. 79
La Vérité ..... p. 82

 © Poeticus 2014 - 2026

À ceux qui viendront ..... p. 85
Aux sages à venir ..... p. 87
La Réponse du dernier sage ..... p. 90
Au Dieu inconnu ..... p. 93

 © Poeticus 2014 - 2026